FERDINAND DENIS

RÉSUMÉ
DE L'HISTOIRE
DU BRÉSIL

I^RE ÉDITION
PRÉCÉDÉ
DE LA
GÉOGRAPHIE

(P.2)

BIBLIOTHÈQUE POPULAIRE,

OU

L'INSTRUCTION

MISE A LA PORTÉE DE TOUTES LES CLASSES ET DE TOUTES LES INTELLIGENCES.

PAR MM. ARAGO, AUBERT DE VITRY, ALEX. BARBIÉ DU BOCAGE, E. DE BASSANO, BEAUBLAYE, BOIME-SIMON, J.P. DE BÉRANGER, S. BÉRARD, L. BERGERON, F. BOISSARD, ALEX. DE LABORDE, H. BOULAY DE LA MEURTHE, BORY DE SAINT-VINCENT, BRESCHET, BRIERRE DE BOISMONT, BUCHON, CHANUT, F. CUVIER, P. J. DAVID, DARCET, DARTHENAY, DUCHATELET, FAZY, FERDINAND DENIS, DEGÉRANDO, DROUINEAU, CH. DUPIN, FRANÇAIS DE NANTES, GALLE, GASC, GAY-LUSSAC, GEOFFROY-SAINT-HILAIRE, HUZARD, JOMARD, DE JOUY, ADRIEN ET LAURENT DE JUSSIEU, LAS CASES, DOMINIQUE ET VICTOR LENOIR, FRANCISQUE MICHEL, DE MIRBEL, ORFILA, PAULIN PARIS, VAL. PARISOT, PIROLLE, DE PRONY, RÉAL, SAINTE-BEUVE, VILLERMÉ, LECOMTE, CH. ROMEY, ESTÈVE DEVILLE, DAUCHER.

ET

AJASSON DE GRANDSAGNE,

CHARGÉ DE LA DIRECTION.

NOMS

DES FONDATEURS.

Le marquis Aguado. — M. Ajasson de Grandsagne. — M. Barring. — Le duc de Bassano, pair de France. — M. Beaunier, inspecteur des mines. — M. S. Bérard, député. — Le comte Alexandre de Laborde, député. — M. H. Boulay de la Meurthe. — M. Boulay, membre de l'acad. roy. de médecine. — M. Caignet de Gisors. — Le marquis de Chateaugiron. — M. Chaulet, agent de change. — Le duc de Choiseul. — M. Darcet, de l'Institut. — M. P.-J. David, de l'Institut. — M. Ambroise-Firmin Didot. — M. Duriez. — M. Duris-Dufresne, député. — Le comte Français de Nantes, pair de France. — M. Galle aîné, de l'Institut. — M. Gasc. — M. Gay-Lussac, de l'Institut. — M. Jomard, de l'Institut. — J.-B. Laffitte. — Le comte Alexandre de LaRochefoucauld, pair de France. — M. Lemaire aîné (d'Angers). — M. Dominique Lenoir. — M. Letellier, inspecteur des ponts-et-chaussées. — M. le duc de Liancourt. — M. Malpièce, architecte du gouvernement. — Le général Mathieu Dumas, pair de France. — M. Odiot père. — M. Orfila. — Le baron de Prony, de l'Institut. — Le comte Réal, conseiller d'État à vie. — M. Amédée de Richebourg, pair de France. — Feu le baron Rodier, gouverneur de la banque de France. — Lord Seymour. — M. Teissier (d'Altoff). — Mlle Juliette de Villeneufve.

HISTOIRE

GÉOGRAPHIQUE

DU BRÉSIL,

PAR

M. FERDINAND DENIS.

PARIS,

RUE ET PLACE SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS, N° 30.

1833.

PARIS. — IMPRIMERIE DE CASIMIR,
Rue de la Vieille-Monnaie, n. 12.

HISTOIRE GÉOGRAPHIQUE

DU BRÉSIL.

Coup d'œil sur les villes principales du Brésil.

En examinant quelles sont les villes principales du Brésil, et en spécifiant leur position géographique et statistique, nous suivrons une marche indiquée par la position naturelle du pays et qui a été adoptée en partie par le père de la géographie brésilienne, Ayres de Casal; c'est-à-dire qu'en marchant vers l'équateur, nous grouperons les villes principales du sud autour de Rio de Janeiro, puisque nous entrerons dans l'intérieur, et que, revenant sur le bord de la mer, par la province de Bahia, nous suivrons la côte jusqu'aux limites du nord.

§ *Première division.* São-Sebastião (Saint-Sébastien) ou Rio de Janeiro et non Rio Janéiro, comme on a coutume de l'écrire. Rio de Janeiro signifie *rivière de janvier*; et ce nom, imposé par les fondateurs portugais, a fait tomber plusieurs géographes dans une erreur grossière, erreur qui fut propagée par les premiers explorateurs, puisqu'ils prirent pour l'embouchure d'un fleuve ce

qui n'était qu'une baie. Les Tupinambas désignaient l'endroit où elle est située sous le nom de Ganabara. La faible analogie des deux noms vient peut-être de la dénomination primitive.

Rio de Janeiro est situé sur la baie de ce nom, par les 22° 54′ de lat. sud, et les 45° 58′ 52″ de longitude (1). Nous indiquons ici la moyenne fournie par M. de Freycinet. La détermination obtenue par M. le baron Roussin est de 2′ seulement plus petite que celle-ci (*Voyez* Position des lieux les plus remarquables de la côte du Brésil, extraite du *Routier Brésilien*, de M. le baron Roussin.) La capitale du Brésil s'élève sur le bord occidental, et à moins d'une lieue de distance de l'entrée de la baie : elle fut fon-

(1) Voici les trois longitudes que donnèrent pour le château de Rio les trois montres marines dont M. de Freycinet pouvait adopter le résultat.

Le n° 72 de Berthoud. . . .	45° 36′ 38″;
Le n° 158 du même artiste.	45° 35′ 49″;
Le n° 2868 de M. Bréguet. .	45° 44′ 10″.

Nous ferons observer également que la moyenne adoptée par le même navigateur ne diffère pas d'une minute de degré de celle insérée dans les anciennes *Connaissances des temps* (ouvrage d'astronomie qui indique, entre autres choses, les longitudes et les latitudes). Nous indiquerons ici pour les Brésiliens la détermination obtenue par un de leurs ingénieurs, A.-B.-P. Lago. Rio de Janeiro, 22° 54′ 15″ de latitude australe, 334° 45′ 10″ de longitude, comptées de l'île de Fer. Voyez *Annaes das sciencias, etc.*, T. XIV, p. 12 de la 2ᵉ partie.

dée en 1567. Cette ville, bâtie de la manière la plus pittoresque, s'élève au pied de collines assez élevées, qui présentent à leur base une terre argileuse rougeâtre, mélangée de fragmens de gneiss. La montagne du Corcovado (bossu) est la plus élevée de toutes celles qui avoisinent la ville ; elle présente des escarpemens assez raides : sa pente, et celle des autres collines, est couverte d'une végétation vigoureuse ; on y remarque des ravins nombreux et profonds. Quoique le gneiss dont se composent ces élévations se délite assez facilement, on trouve dans l'intérieur de Rio de Janeiro même des collines isolées (1) qui fournissent d'excellens matériaux pour la construction des fortifications et des édifices. Selon M. Gaudichaud, ces pierres paraissent tenir le milieu entre les granits et les gneiss ; elles sont peu compactes, peu cassantes et d'une exploitation facile. La plaine dans laquelle a été bâtie Rio de Janeiro a été probablement occupée par la mer. Rio de Janeiro peut être divisée en deux parties assez distinctes, la ville nouvelle et la ville ancienne. Celle-ci est la plus grande ; elle a été construite sur une petite plaine irrégulière. La ligne méridionale va rejoindre la Punta da Calabouço ; la ligne septentrionale se termine par le Morro San-Bento. On aborde ordinairement entre ces deux points. On y voit les quais et le palais impérial ; une

(1) Telle est celle de Catète, qui est formée de gneiss porphyrique avec grenat veiné par de petites couches de quartz, de feld-spath et de mica. (Nous renvoyons aux volumes de minéralogie et de géologie pour tous les termes techniques.)

grande place désignée sous le nom de Campo de Santa-Anna sépare, à l'ouest, cette portion de la ville du faubourg plus moderne. A l'ouest du quartier Sainte-Anne, on rencontre une espèce de marais connu sous le nom de Saco do Alferez ; ses émanations sont assez malsaines : elle sépare cette portion de la ville des faubourgs les plus avancés, Mata Porcos et Catumbi. Une route en forme de digue sert à traverser le Mata Porcos, et après avoir passé le pont de San-Diego, on arrive au château de San-Christovão. Cette résidence impériale n'est éloignée de la ville que d'une demi-lieue. Catète et Botafogo sont deux faubourgs que l'on rencontre dans la direction du sud, mais que l'on peut à peine regarder comme faisant partie de Rio. Dans la partie ancienne de la ville, les rues, quoique régulières, sont étroites; elles se coupent à angle droit; les maisons ont trois ou quatre étages; leur toit est pointu, et l'on n'y voit guère que trois croisées de face. Dans les parties modernes de la ville, le mode de construction a fait des progrès; cette amélioration est sensible surtout au faubourg Sainte-Anne.

§ *Edifices*. Les édifices de Rio de Janeiro ne sont pas en général remarquables par leur architecture, mais la manière dont ils sont bâtis offre le coup d'œil le plus pittoresque. Au premier rang nous mettrons l'aquéduc da Carioca, qui a été terminé en 1740, et qui peut avoir une demi-lieue d'étendue. Il fournit à la ville une eau excellente, qui s'échappe de la montagne du Corcovado. La cathédrale da Candelaria, l'église de San-Francisco, plusieurs couvens construits sur des collines, tels que San-Bento, Santo-Antonio, Santa-There-

sia, frappent par leur aspect d'élégance ou de grandeur. Le palais impérial est un édifice irrégulier, assez vaste, mais d'un mauvais genre d'architecture. L'académie, le musée et l'hôtel-de-ville, sur la place Sainte-Anne, font un bon effet. On distingue surtout la bourse, monument élégant, qu'on doit à M. Grangeant, architecte français. Le théâtre de San-João a été bâti, dit-on, sur le modèle du théâtre de San-Carlos, à Lisbonne. Le plus ancien édifice de Rio de Janeiro est, à ce qu'on prétend, la Casa da Misericordia, située à peu de distance de la pointe de Calabouço : l'hôpital qui en fait partie est ouvert à toutes les races et aux deux sexes; mais les médecins français qui l'ont visité l'ont trouvé susceptible de bien nombreuses améliorations, et les salles leur en ont paru d'une effrayante malpropreté.

§ *Port de Rio de Janeiro et principaux ports de la côte.* Nulle contrée dans l'univers n'a été plus favorisée sous ce rapport par la nature que le Brésil. Selon les propres expressions d'un de nos amiraux les plus instruits, le port de Rio contiendrait tous les ports de l'Europe, et il est admirablement défendu par sa propre disposition. Quelques personnes qui l'ont complètement exploré, lui donnent cinq lieues de profondeur. Cette baie magnifique se subdivise en une quantité prodigieuse d'anses; une foule d'îles s'élèvent du sein de ses eaux, et la plus grande est celle qu'on désigne sous le nom *du Gouverneur*, car elle a près de deux lieues de l'est à l'ouest, et autant de long. Néanmoins l'art a peu fait jusqu'à présent pour rendre plus sûrs ou d'un abord plus fa-

cile les ports magnifiques qu'on rencontre tout le long de la côte. Après la baie de Rio de Janeiro, nous citerons *Angra dos Reis*, dans la même province, et en nous avançant plus au sud nous indiquerons les ports de Montevideo, de Maldonado, de Sainte-Catherine et de Santos (province de Saint-Paul). Sur la côte orientale on trouve l'immense baie de Cammamú, qui est presque déserte aujourd'hui et que de nombreux bâtimens rempliront sans doute un jour. Vient ensuite Bahia de todos os Santos (*la Baie de tous les Saints*), dont le port est regardé comme le plus important après celui de la capitale. La baie de Tamandaré, dans la province de Pernambuco et Bahia da Traição (la baie de la Trahison), dans la province de Parahyba, peuvent recevoir une prodigieuse quantité de navires.

§ *Banque de Rio de Janeiro*. Cette importante institution a été fondée il y a douze ou treize ans; elle est placée sous la protection de l'empereur. En 1820, elle jouissait d'un capital de 1,200,000,000 r. 7,500,000 fr. La banque prête au gouvernement des fonds à 6 p. °/₀, et les négociations de ce genre sont, dit-on, très-lucratives pour elle, parce que des faveurs clandestines la dédommagent de ce désintéressement apparent. Selon divers rapports, le dividende de la banque pour l'année 1816 ne fut pas au-dessous de 20 p. °/₀; en 1817, il fut de 17 p. °/₀ au moins. Nous ignorons si, depuis cette époque, il y a eu accroissement dans les bénéfices.

§ *Compagnies d'assurance*. Il existe plusieurs compagnies de ce genre, avec la sanction du gouvernement. Durant les guerres avec les Provinces-

Unies de la Plata, elles assuraient à 8 p. °/₀, et à 6 p. °/₀ pour Valparaiso, contre tous risques; pour l'Angleterre, la France et l'Espagne, elles assurent, en temps de paix, à 4, 5 et 6 p. °/₀. Ce taux peut varier cependant très-fréquemment; il y a quelques années, le paiement des sinistres était sujet à de fréquentes et longues discussions.

§ *Intérêt de l'argent.* L'intérêt légal est à 5 p. °/₀; l'intérêt du commerce est quelquefois à 12, 15 et 18 p. °/₀. A moins de fortes hypothèques, un particulier ne trouverait pas à emprunter au-dessous de 20 p. °/₀. Comme l'on court de grands risques dans les spéculations pour la côte de Mozambique, l'Inde et la Chine, la loi autorise le placement de l'argent à un fort intérêt indéterminé. On calcule qu'on a un bénéfice de 18 à 24 p. °/₀ dans les relations avec la côte de Mozambique, et qu'on peut compter sur un avantage net de 18 à 20 p. °/₀ dans celles de l'Inde et de la Chine.

Villa de San-Salvador dos Campos dos Goytacases, désignée plus ordinairement sous le nom de Campos. Cette jolie ville, érigée en cité, est bâtie le long des rives du Paraiba; ses rues sont régulières et pour la plupart pavées; elle renferme huit églises, et le prince de Wied-Neuwied évaluait sa population à 5,000 individus, il y a 10 à 12 ans. Il s'y fait un assez grand commerce. La contrée environnante produit beaucoup de café, de sucre et de coton. Il y a des propriétaires qui fabriquent même, dit-on, annuellement à peu près 5,000 arrobas de sucre, indépendamment de la cachaça; cette richesse des habitans donne une certaine extension au commerce d'importation.

San-Paulo (saint Paul). Cette ville est située dans un terrain peu élevé, à l'angle du confluent du Rio Tamandatahy avec le ruisseau Hynhangabahú, à 12 *legoas* au nord-est de Santos, que l'on considère comme étant son port; elle gît par les 23° 33′ 30″ de lat. aust., et les 331° 24′ 35″ de long., comptée du méridien de l'île de Fer: elle a été fondée en 1552 par les jésuites, qui établirent d'abord un collége, d'où sortirent plusieurs missionnaires qui se répandirent dans le reste de l'Amérique du sud. Ses premiers colons appartenaient, dit-on, à une tribu de Guayanas conduits par un chef connu sous le nom de Tibireça. Saint-Paul a reçu la juridiction de villa en 1552, et a été élevée au rang de *cidade* (cité) en 1712. Plusieurs de ses rues sont bien bâties; il y a quelques édifices parmi lesquels on remarque l'ancien collége des Jésuites, qui sert de palais aux gouverneurs. Il y a quelques années, on y comptait 3 hôpitaux, 3 couvens, 2 maisons d'asile pour les femmes, une fonderie pour l'or; ses deux églises principales, la cathédrale et Sainte-Iphigénie, sont assez considérables. On remarque à Saint-Paul trois beaux ponts de pierre.

Les Paulistes sont renommés dans le reste du Brésil par leur esprit entreprenant et par leur vive intelligence.

Villa de nossa Senhora do Desterro. Cette jolie ville, qui n'a pas encore le titre de cité, est la capitale de l'île délicieuse de Sainte-Catherine, qui a près de neuf lieues de longueur, et dont la fertilité est admirable. Nossa Senhora do Desterro est située à sa partie occidentale, dans une anse un peu à l'E.-S.-E. du détroit qui sépare l'île du con-

tinent. Trois rivières la traversent; ses rues sont généralement tortueuses, et la plupart des maisons sont construites en pierre ou en bois; on y trouve plusieurs établissemens d'utilité publique, et l'on y fabrique divers tissus de lin et de coton.

Villa Bella. Cette capitale de l'immense province du Mato-Grosso s'élève dans un terrain plat, sur les rives du Guaporé, dont les grandes crues lui nuisent quelquefois. Elle est située par les 15° de latitude australe, et les 317° 42′ 30″ de longitude, comptés de l'île de Fer. C'est la résidence du gouverneur et de l'*ouvidor*. Toutes les maisons sont de plain-pied. Il y a quelques années on n'avait pas de fontaine à Villa Bella; mais l'eau du fleuve est excellente. C'est l'unique paroisse de la *comarca*, et l'on comprend quelle doit être son immense étendue. L'Arrayal Diamantin fait partie de son district. C'est une bourgade située à environ 30 lieues au nord-ouest de la capitale : elle fut fondée il y a environ 38 ans, à cause de l'or et des diamans qu'on trouva dans ses environs.

Villa Real de Cuyabá, capitale de la comarca de ce nom. C'est la seconde ville du Mato-Grosso. Elle est située sur les bords d'un ruisseau, à environ un mille de la rive orientale du Rio Cuyabá, par les 15° 36′ de latitude australe, et les 321° 35′ 15″ de longitude du méridien de l'île de Fer. C'est la résidence d'un prélat, évêque *in partibus*, et d'un *juiz de ford*. Il y a déjà plusieurs années qu'il y avait des professeurs de philosophie et de latin. Comme cette ville a été fondée par les Paulistes, les édifices y sont construits en *taïpa*, espèce de brique séchée au soleil; les rues principales sont

pavées. Les environs de Cuyabá fournissent des fruits excellens.

Villa Boa, capitale de la province de Goyaz. Elle gît par les 16° 20′ de latitude australe, et les 329° 10′ 50″ de longitude du méridien de l'île de Fer, et se trouve placée par conséquent au centre de l'empire. Elle fut fondée en 1739; c'est la résidence du gouverneur et d'un évêque *in partibus*, de même que celle de l'ouvidor de la comarca. Elle est située dans un lieu bas, sur les bords du Rio Vermelho, qui la divise en deux faubourgs à peu près égaux. Ses édifices sont grands, mais ils n'ont ni élégance ni beaucoup de solidité; outre la cathédrale, il y a cinq églises. Un fortin où il n'y a que deux pièces de canon lui sert d'ornement plutôt que de moyen de défense. Il y a une fonderie pour l'or. On remarque à Villa Boa une promenade publique, ce qui n'existe pas dans toutes les villes de l'intérieur du Brésil.

Villa Rica (ville riche), capitale des Mines, située à 80 lieues de Rio de Janeiro, par les 20° 25′ 30″ de latitude, et les 334° 2′ 12″ de long. Les mines d'*ouro preto* (or noir), qui lui donnèrent naissance, furent découvertes en 1699, 1700 et 1701, mais elle ne fut érigée en ville qu'en 1711. Villa Rica est bâtie dans une position bien défavorable, si l'on examine son éloignement de toute rivière navigable, et la stérilité de son territoire. C'est ce qui fait que cette ville, si florissante au temps de l'abondance des mines, n'offre plus que l'aspect de la décadence. M. de Saint-Hilaire dit qu'il est extrêmement difficile de donner une idée très-exacte de cette capitale, à cause de son peu de régularité; elle est bâtie sur une suite de mornes qui

bordent le Rio d'Ouro Preto. On compte à Villa Rica environ 2,000 maisons, 15 ou 16 chapelles, 2 églises paroissiales; celle de Nossa Senhora da Conceição, connue généralement sous le nom d'église do Rio de Ouro Preto, est ancienne et a une longueur d'environ 55 pas; on y voit quelques tableaux supportables. L'hôtel du gouverneur, connu sous le nom de Palacio, est l'édifice le plus considérable; ce n'est qu'une masse de bâtimens lourds et de mauvais goût. L'hôtel-de-ville (*casa da camara*) n'est point d'une meilleure architecture. L'hôtel du trésor (*casa da fazenda*) est remarquable par son étendue; c'est là que se trouvent les caisses publiques et que s'assemble la junte du trésor. Il y a à Villa Rica deux hospices : l'hospice civil est fort mal entretenu; l'hospice militaire se fait remarquer au contraire par sa propreté et par sa bonne administration. On ne voit dans cette capitale aucune promenade publique, aucun cabinet littéraire, aucun café supportable; on y trouve néanmoins une salle de spectacle qui passe, je crois, pour le plus ancien théâtre du Brésil. Si l'on en excepte, dit M. de Saint-Hilaire, la manufacture de poudre, qui appartient au gouvernement, et une fabrique de faïence qui a été établie depuis un petit nombre d'années à peu de distance de Villa Rica, il n'existe dans cette ville et dans son voisinage aucune espèce de manufacture. Nous pensons cependant qu'il a dû s'opérer dans l'industrie de cette ville quelques améliorations. Le commerce qui existe entre Villa Rica et Rio de Janeiro se fait à dos de mulets : la route qui établit des communications entre ces deux villes passe pour la meilleure du Brésil. La capitale de Minas Geraes

avait autrefois 20,000 âmes; on ne lui en accorde maintenant guère plus de 8,000. C'est la résidence d'une administration assez nombreuse et d'un régiment entretenu aux frais de la province.

Marianna, ville épiscopale, fondée vers 1711. Elle était nommée primitivement Villa Real de Nossa Senhora do Carmo; elle fut élevée en 1745 au rang de cité (cidade), et prit le nom de Marianne d'Autriche, femme de Jean V. Marianna est presque entièrement bâtie sur le sommet et sur le côté oriental d'une colline très-basse, étroite et allongée, qui s'étend du S. au N., en diminuant par une pente insensible jusqu'à son extrémité. Deux ruisseaux coulent parallèlement aux flancs de la colline, l'un à l'E., l'autre à l'O. Un autre ruisseau venant de Villa Rica les reçoit tous deux. La ville de Marianna forme une seule paroisse; mais on y compte neuf églises en comprenant la cathédrale. Le palais épiscopal est situé hors de la ville; on en vante les jardins. Le séminaire, qui offrait quelques moyens d'instruction à la jeunesse de l'intérieur, est, dit-on, abandonné et tombe en ruine. Le commerce de Marianna se borne à la consommation intérieure. On fait monter la population à 5,130 individus.

Villa do Principe (ville du prince), capitale de la comarca de Serro do Frio, dont l'étendue se divise en serro do Frio proprement dit et celui de Minas Novas. Cette ville est la plus importante de la province après Villa Rica. Villa do Principe reçut le titre de ville le 14 janvier 1714. D. Braz Balthasar en était alors gouverneur; elle est située par les 14° 17′ lat. et le 333° 45′ de long. au N. E. de Villa Rica. Selon MM. Spix et Martius, elle est

élevée de 3,200 p. au-dessus du niveau de la mer. Cette ville comprend environ 700 maisons : les rues sont peu nombreuses, mais pavées. La population peut monter de 2,500 à 3,000 individus, et un savant voyageur fait remarquer avec beaucoup de raison que si, en 1809, la population s'élevait à 5,000 âmes, comme l'affirme Mawe, il faut que les mines aient singulièrement décru. Un des inconvéniens de cette ville est qu'il n'y a point de fontaine, et qu'il faut aller chercher dans la vallée l'eau dont on a besoin.

§ *Taux des denrées à Villa do Principe.* Nous donnerons ici le taux des denrées d'après M. de Saint-Hilaire, comme pouvant fournir une base à peu près certaine sur ce que la vie coûte dans l'intérieur.

L'*alqueire* de farine, 375 reis (environ 2 fr. 30 c.); celui de haricots, 680 r.; de maïs, 300 r.; la viande, 18 r. (environ 12 c. la livre); une forte paire de souliers, 750 r. (environ 4 fr.); le loyer d'une jolie maison, 2,000 r. (12 fr. 50 c.).

On ne trouvait, il y a 15 ans, à Villa do Principe, ni cabinets littéraires, ni cafés, ni promenades publiques; il n'y avait point non plus d'établissemens de charité.

S. Antonio do Tijuco, plus connu sous le nom de Tijuco. C'est la capitale du district Diamantin; elle s'élève à l'une des bases du Serro do Frio, à l'O., et non loin des sources du Rio Jiquitinhonha. Tijuco est à 8 lieues au nord-est de Marianna, à 32 lieues de Sabará, 30 lieues au sud-ouest de Fanado, et 8 l. au nord-ouest de Villa do Principe. J'emprunterai à un autre ouvrage ce

que j'ai déjà dit sur cette ville : « Tijuco est situé sur le penchant d'une montagne; ses maisons, bâties d'une manière très-irrégulière, forment des rues inégales; cependant elles ont une plus belle apparence que celles des autres villes de Minas Geraes. Elles sont entretenues avec soin; on prétend que le nombre des habitans s'élève à 6,000, dont une portion paraît être dans une position très-peu aisée. Comme le territoire est extrêmement stérile, on est obligé de faire venir les provisions de plusieurs fermes assez éloignées, ce qui nécessairement les renchérit beaucoup. Le bœuf, le cochon, la volaille y sont néanmoins très-abondans. On s'y procure assez facilement des vins de Madère et de Porto, ainsi que la plupart des denrées de l'Europe. » Tijuco passe pour réunir la société la plus aimable et la plus instruite de l'intérieur.

Villa Real do Sabará, chef-lieu d'une comarca et résidence d'un ouvidor. Cette ville est située près de la rive droite du Rio das Velhas, dans l'endroit où il reçoit la rivière de Sabará, par les 19° 47′ 15″ de lat. aust., et les 334° 15′ 35″ de long. Elle est bâtie dans une vallée entourée de montagnes; elle est assez grande, et parmi ses édifices on en remarque quelques-uns destinés à l'instruction publique; il y a également une fonderie pour l'or. Selon Ayres de Cazal, les offices judiciaires sont égaux en nombre à ceux de la capitale : le revenu annuel de la camara peut s'élever à 8,000 ou 9,000 cruzades. Les habitans se livrent presque tous à la recherche de l'or, et formaient, il y a quelques années, deux régimens de cavalerie auxiliaire. On trouve dans les environs

de Sabará un lac d'eau minérale, *Lagoa Santa*, ayant trois milles de circuit.

Villa Nova da Raynha. Cette ville, plus connue sous son nom primitif de Cahyté (bois fermé, en langue tupi), est située, selon M. Lago, par les 19° 54′ de lat. et les 334° 15′ 35″ de long. (île de Fer); elle a été fondée en 1714. On la voit s'élever sur le bord d'une rivière : sa cathédrale est vaste. Ses revenus s'élevaient à 8,000 cruzades.

Villa do Fanado (1), capitale du *termo* de Minas Novas (mines neuves). Cette ville est située par le 17° de lat., selon Pizarro, et, en admettant d'autres autorités, par les 17° 14′ 48′, à environ 150 l. de Rio de Janeiro, et un peu moins de Bahia. La difficulté des chemins exige un mois de voyage pour se rendre de la capitale dans cette ville du centre. Villa do Fanado fut érigée en ville le 2 octobre 1730, sous le nom de *Villa Nova de Nosso Senhor do Bom Successo das Minas Novas d'Arassuahy*; mais on sent aisément que l'ancien nom a dû prévaloir. Les rues, peu nombreuses, sont pavées; les maisons petites, construites en bois et en *adobes* (briques de terres séchées). La ville entière, vue d'un certain endroit, a absolument la forme d'un Y. La population s'élève à environ 2,000 âmes, et doit éprouver, dit-on, une augmentation rapide. Cette petite ville n'est pas complétement privée d'industrie; on y fabrique des couvertures de coton assez légères. Les revenus de sa camara ne s'élèvent qu'à une faible somme

(1) Ce nom vient de *Rio do Falhado* (ruisseau de la diminution), qui a dégénéré par corruption en *Rio do Fanado*.

qui se dépense pour l'éducation des enfans trouvés. Villa do Fanado, par sa position, peut devenir une des villes les plus importantes du Brésil.

Maintenant nous allons nécessairement remonter vers le bord de la mer, et abandonner des contrées encore désertes qui verront sans aucun doute des villes nombreuses s'élever dans leurs fertiles campagnes, mais où l'on rencontre encore aujourd'hui des paroisses qui ont jusqu'à 80 et 100 l. d'étendue. L'ancienne capitale du Brésil méritait une description plus étendue que celle des cités de l'intérieur, et nous la donnerons d'après un ouvrage où nous l'avons présentée avec quelque détail.

San-Salvador, Bahia de Todos os Santos (Baie de tous les saints). Lorsque l'on entre dans l'immense baie de Tous les Saints, il est impossible de se défendre d'un mouvement d'admiration : à gauche, l'île d'Itaparica, couverte dans tous les temps d'une végétation brillante, présente aux regards, pendant un espace de plusieurs lieues, ses forêts et ses plantations immenses; sur le côté opposé, la ville se déploie en amphithéâtre; plus loin, des terres éloignées élèvent leurs cimes bleuâtres du sein des eaux.

En considérant la manière hardie dont San-Salvador a été construit, la surprise redouble : de nombreuses maisons suivent les sinuosités du rivage; mais on considère plus haut de vastes édifices au milieu d'une foule d'autres bâtimens qui, en s'avançant jusque vers la pente de la colline, s'élèvent au milieu d'une verdure éclatante. Le collége des jésuites, l'ancienne cathédrale, le palais du gouverneur et le théâtre, se font distinguer surtout par leur vaste construction.

La principale rue de la ville se nomme *Praya* (plage), à cause de son voisinage de la mer. C'est là qu'ont été construits, pour la commodité des négocians, la douane et les immenses magasins connus sous le nom de *trapiches*, où sont amoncelés les cuirs, le coton, le sucre, le café et le rum, en un mot, tous les produits commerciaux de la province. C'est un peu plus loin que se trouve situé le marché aux légumes et au poisson, moins bien approvisionné que celui de Rio; il est souvent plus cher, et ne présente point une aussi grande variété de productions. Plus loin, en traversant quelques petites rues habitées par des tailleurs et des marchands de draps, on entre sur la place où a été construit le bâtiment de la Bourse; c'est une vaste maison d'une architecture bizarre qui, néanmoins, a le mérite d'offrir dans sa construction et dans ses ornemens les plus beaux échantillons de bois indigènes, mais qu'il faut abandonner maintenant pour retourner sur nos pas afin d'examiner un instant l'arsenal et le chantier d'où sont sortis plusieurs bâtimens, visiter le grenier général des farines et des légumes secs, et nous arrêter devant l'église de la Conceição : son architecture n'a rien de très-remarquable, mais elle mérite cependant toute l'attention du voyageur, si l'on se rappelle qu'elle a été, pour ainsi dire, entièrement construite en Europe, et que les pierres toutes numérotées ont été transportées à Bahia sur deux frégates. Cette église et *Nossa Senhora do Pilar* (Notre-Dame du Pilier) forment maintenant les deux paroisses dont relèvent les habitans de cette partie de la ville.

L'étranger qui, après avoir satisfait rapidement

sa curiosité, veut visiter la ville haute, est souvent dupe de son inexpérience. Des rues en pentes rapides, des escaliers dégradés placés entre plusieurs maisons y conduisent à la vérité; mais si la crainte d'un soleil brûlant lui fait prendre ce dernier chemin, il en est bientôt puni : après avoir gravi des marches brisées, encombrées de tas énormes d'immondices de toute espèce, il parvient au milieu de cette brillante verdure qu'il a admirée du port, et il est fort étonné de ne voir que des plantes inutiles ou des ricins qui croissent spontanément dans les espaces situés entre les maisons : souvent il ne sait plus se reconnaître, et presque toujours il se voit obligé de redescendre.

Le plus sûr est de monter une des rues qui ont pris le nom de *ladeira* (côte) : quelques-unes sont bordées de maisons de chaque côté; d'autres ne présentent que de vastes murailles d'appui, des espèces de précipices ou de vieilles masures dans l'état le plus délabré.

Si l'on entre dans la ville haute par cette ladeira, on est surpris de l'extrême différence qui existe entre les deux quartiers; d'un côté la baie se déploie dans toute son étendue ; de l'autre c'est une place où viennent aboutir plusieurs rues larges et bien pavées, bordées de maisons construites avec élégance et solidité. Le théâtre frappe d'abord les regards; on est surpris du brillant effet qu'il produit quand on l'aperçoit de la rade; il est bâti sur un rocher, et il semble continuellement menacer la ville basse d'une chute funeste. C'est un vaste bâtiment carré percé d'une infinité de fenêtres, et ayant un fronton mesquin. Les portes se trouvent situées sous une espèce de ga-

lerie qui sert à supporter une terrasse d'où les regards parcourent la baie dans tous les sens, et voient les navires s'avancer majestueusement au milieu de la rade hérissée d'une forêt de mâts.

En suivant la rue sur laquelle domine une partie des fenêtres du théâtre, on arrive au palais du gouverneur, bâti sur une place carrée où s'élèvent plusieurs autres édifices, tels que la prison et la monnaie; tous sont d'une architecture massive et peu élégante, mais ils ont été construits solidement et sont entretenus avec soin.

En continuant son chemin par la rue qui se trouve située en face du palais du gouverneur, on arrive à la cathédrale, qui tombe, pour ainsi dire, en ruine, et qui se fait remarquer par l'étendue de son vaisseau; plus loin c'est le palais archiépiscopal, et à quelques pas de là le magnifique collége des jésuites, bâti entièrement avec des pierres de taille apportées d'Europe : il est changé aujourd'hui en hôpital militaire, et l'église, qu'on peut regarder avec raison comme la plus belle de toutes celles de Bahia, tenait lieu de cathédrale, il y a seulement quelques années. Construite sur une vaste place à laquelle le collége donne son nom, elle s'élève précisément en face du couvent des franciscains, dont on ne peut se lasser d'admirer la bizarre architecture, qui présente dans ses ornemens l'assemblage de mille figures grotesquement groupées. L'église à côté est assez belle. C'est en grande partie dans le quartier du palais que se trouvent situés les établissemens utiles de la ville; on y remarque une école de chirurgie, la *Casa da misericordia* (maison de miséricorde) avec un hôpital pour les pauvres, une maison pour

les orphelines pauvres et nées de parens blancs.

Il n'existe peut-être pas maintenant dans l'Amérique méridionale une ville qui ait un nombre si considérable de couvens, tous parfaitement entretenus; il y en a de carmes chaussés, de carmes déchaussés, de bénédictins, de franciscains, de capucins, de frères quêteurs de la Terre-Sainte, etc., etc. Les religieuses de divers ordres en forment quatre; et il y a outre cela une foule de maisons moins importantes, habitées par des moines de différens ordres. Outre les églises de ces couvens, qui sont ouvertes aux fidèles, on remarque six paroisses principales, connues sous les noms de San-Salvador (la cathédrale), Nossa-Senhora-da-Victoria, San-Pedro, Santa-Anna, Santo-Antonio, Santismo Sacramento ou do Passo. Nous ne comptons point une foule de chapelles sous différentes invocations. Ces églises sont ornées à peu près sur le même modèle, et l'espace nous empêche d'en donner une description détaillée. . . . .

Quoique nous ayons fait connaître à peu près le quartier de la ville haute, habitée le plus ordinairement par les fonctionnaires publics, nous n'avons encore rien dit du faubourg da Victoria, que préfèrent les étrangers; nous le parcourrons après avoir dit un mot de l'aspect offert par la population habitant le voisinage du palais. Le tumulte a cessé, les cris des noirs ne se font plus guère entendre que dans l'éloignement; des espèces de chaises, attelées ordinairement de deux belles mules, traversent les rues en sens divers, et se croisent fréquemment avec ces espèces de palanquins, appelés *cadeiras* (chaises), que des noirs portent sur leurs épaules, et qui demandent tant d'habitude

de se tenir en équilibre pour y être commodément. Les Européens, peu accoutumés à se faire porter, préfèrent le plus souvent aller à cheval; mais il est indispensable pour un homme tenant à la haute société du pays d'avoir une de ces cadeiras, qui doit le suivre dans ses visites, quand même il ne devrait en faire aucun usage. Quelques-unes, et particulièrement celles des dames, sont vraiment magnifiques; des étoffes moirées forment les rideaux; le sculpteur et le doreur ont pris soin d'embellir l'espèce de baldaquin auquel elles sont attachées. Les dames d'un certain rang, lorsqu'elles se rendent à l'église ou en visite dans leurs cadeiras, se font toujours accompagner par une négresse richement vêtue ou par un petit domestique qui marche à côté d'elles, prêt à recevoir leurs ordres.

La ville haute, comme nous l'avons déjà dit, est loin d'offrir l'aspect d'activité que l'on remarque dans le quartier du commerce : les magasins y sont en général fort peu nombreux; ils sont remplacés par des cafés, des boutiques de pharmaciens, quelques auberges et des vendas (espèces de cabarets). Des officiers de l'état-major, des soldats, des ecclésiastiques, des moines de tous les ordres, se croisent en sens divers. Les nègres de cadeiras, ceux qui sont destinés à porter des fardeaux de toute espèce dans la ville, se réunissent fréquemment à l'encoignure de certaines rues, en attendant le moment d'être employés : les uns s'occupent à faire des chapeaux de paille; d'autres plus industrieux, tressent des nattes de couleur, destinées à tapisser quelque appartement. Nous nous sommes plu souvent à examiner ces différens grou-

pes, et nous avons été quelquefois surpris de l'espèce de gaîté qui paraissait y régner : la musique surtout emploie leurs loisirs. Comme tous les noirs, ils sont musiciens par instinct, et même beaucoup d'entre eux ont inventé des instrumens à corde et à vent, qui ont quelque analogie avec ceux dont nous nous servons. Nous remarquions surtout un nègre porteur qui, sans avoir appris la fable et sans connaître l'origine de la lyre, avait su faire un violon d'écaille de tortue, garni d'une seule corde de baleine très-déliée; il tirait de cet instrument singulier des sons graves, ayant quelque analogie avec la voix humaine; ses airs étaient monotones, et se ressemblaient nécessairement beaucoup; mais jamais ceux d'Orphée ne produisirent plus d'effet : tous les amateurs du quartier venaient écouter notre musicien, qui s'accompagnait en chantant des paroles assez douces dans sa langue; peu à peu il roulait ses yeux dans leur orbite avec une expression singulière; l'enthousiasme le plus délirant se peignait sur sa physionomie; et s'il continuait à chanter, ses compagnons ne pouvaient plus résister aux charmes puissans de l'harmonie; ils s'approchaient et se penchaient vers lui en imitant ses gestes; ils lui répondaient par des paroles entrecoupées et par le son de divers instrumens : alors l'ivresse était à son comble, et la plume est insuffisante pour exprimer tout ce qu'ils paraissaient ressentir.

Un Européen n'entend pas grand'chose à la scène que nous venons de décrire ; il ne saurait même deviner le sujet qui émeut si extraordinairement cinq ou six personnes, et cependant il ne peut demeurer spectateur insensible : l'harmonie

sauvage exerce son pouvoir sur lui comme sur les noirs qu'il observe ; mais c'est avec moins d'empire, car elle les conduit sans doute en Afrique et leur rappelle les souvenirs de la patrie !

Pour se rendre dans le quartier préféré depuis long-temps par les étrangers, il faut s'avancer au milieu d'une grande rue droite, communiquant avec une infinité d'autres, bâties à peu prés sur le même modèle ; elle se nomme *rua de San-Bento*. Non loin de l'entrée, on aperçoit le couvent des bénédictins, qui est encore à s'achever malgré l'état florissant des finances des bons pères. Plus loin on remarque l'église de San-Pedro, paroisse assez vaste qui divise la rue en deux ruelles aboutissant à une grande place, où les capucins italiens ont construit leur couvent et leur église. Ce dernier bâtiment ne fait pas honneur au goût des fondateurs : il était d'abord bâti sur un modèle supportable ; ils ont gâté sa façade par un fronton singulier, où l'on a formé une espèce de mosaïque avec des morceaux de faïence et des cailloux d'une fort belle couleur noire. On peut descendre de cette place dans le joli quartier du *Baril*, où les maisons, bâties au milieu des jardins, laissent voir dans toutes les saisons des groupes charmans de cocotiers, qui balancent leurs têtes éclatantes au milieu des manguiers et des orangers.

La grande rue dont nous avons parlé, et qui continue à traverser la ville, sous le nom de *rua das Mercês*, aboutit à une belle place, formée par les grilles du jardin public, le fort San-Pedro et quelques belles maisons, bâties dans une situation agréable. En entrant dans le jardin public les yeux se reposent avec plaisir sur

une végétation brillante, mais cultivée avec soin. Aussi bien entretenu que celui de Rio de Janeiro était négligé, le jardin de Bahia présente comme lui la vue la plus imposante : tracé sur un des plateaux les plus élevés de la colline, il forme une vaste terrasse entourée de grilles à hauteur d'appui, d'où les regards peuvent plonger sur toute l'étendue de la baie. Un peu à droite, c'est l'île d'Itaparica, se déployant tout entière, sur la même ligne; à gauche celle dos Frades, et entre ces deux terres une vaste étendue d'eau bornée au loin par le continent. En suivant le coteau de la ville, on voit son extrémité qui s'avance jusque dans la baie : du côté opposé, la plaine mer roule ses vagues; cette vaste scène est animée continuellement par l'arrivée de quelques bâtimens étrangers.

Cidade do Recife Pernambuco, ou Olinda de Pernambuco, désigné plus habituellement sous les noms de Pernambouc, Fernambouc et Fernambourg. On donne à ce nom deux étymologies : les uns le font dériver d'*inferno boca* (bouche d'enfer); les autres du mot tupique *parana* (grande eau), et du mot portugais *boca* (bouche, goulot); et cette dernière, nous l'avouons, nous paraît la meilleure. Cette ville est située par les 8° 10′ 50″ de latitude australe, et les 343° 4′ de longitude du méridien de l'île de Fer (1). On ne doit guère séparer sa descrip-

(1) Cette détermination s'applique plus spécialement à la barre d'Olinda. Tout le monde connaît l'étymologie de ce nom; le fondateur, lorsqu'il entra dans le port où s'est élevée Olinda, ne put retenir un cri d'admiration : *O linda situação !* (oh ! quelle

tion de celle d'Olinda, qui n'en est éloignée que d'une petite lieue, et qui communique avec elle par un promontoire longeant le rivage. Le Rio Biberibe, dont le cours est assez étendu, s'étend parallèlement au promontoire du côté opposé à l'Océan, et offre, de même que la mer, un moyen facile de communication entre les deux villes. Olinda, qui était regardée autrefois plus spécialement comme la capitale de la capitainerie, renferme encore d'assez nombreux édifices, et notamment le palais des anciens gouverneurs. Sa position est délicieuse; l'air qu'on y respire est d'une extrême salubrité; mais elle offre depuis long-temps l'aspect d'un quartier abandonné. On y trouve encore une casa de Misericordia (maison de miséricorde) avec son hôpital. Outre les couvens, on a fermé dans l'ancien établissement des jésuites un séminaire où divers professeurs enseignent le grec, le latin, le français, la géographie, la rhétorique, la philosophie, l'histoire universelle, l'histoire ecclésiastique, la théologie dogmatique, la morale et le dessin. Toutefois, comme le dit fort bien M. Hippolyte Taunay, Olinda n'est plus, à proprement parler, qu'un lieu de plaisance où les habitans du Récif se portent en foule les jours de fêtes, pour jouir du plaisir de la promenade.

La ville du Récif (*Recife*), à laquelle s'applique plus particulièrement le nom de Pernambuco, est d'une construction plus moderne, et bâtie sur deux bras du Capibaribe. M. Ayres de Casal lui donne le surnom de Tripoli (triple cité), parce qu'elle est

belle situation!) et ce fut, dit-on, l'origine du nom qu'on donna à la ville.

partagée en trois quartiers réunis entre eux par deux ponts. Le quartier le plus voisin de la mer se nomme Récif. Celui qui en est le plus éloigné est désigné sous le nom de Boa-Vista; Santo-Antonio est intermédiaire : chacun d'eux forme une paroisse. Le pont de Boa-Vista est presque complètement construit en bois; celui de Santo-Antonio, qui est en grande partie en pierre et que bordent de nombreuses boutiques, a 280 pas de long. La rue principale du quartier qui suit la mer se nomme *rua das Cruzes* (rue des Croix); elle est large et bordée de belles maisons. C'est dans Santo-Antonio qu'est établi l'espèce de bazar où l'on vend les étoffes, les vivres secs et les objets de luxe. On pourrait appeler Boa-Vista la Ville-Neuve, et les maisons y ont un aspect plus agréable que dans le reste de Pernambuco; cette ville offre très-peu d'édifices remarquables. C'était autrefois l'ancien collége des jésuites qui servait de palais au gouverneur. Nous ferons remarquer, comme un grand inconvénient, que l'eau nécessaire au Récif soit apportée chaque jour d'Olinda dans de grandes barques qui descendent le Capibaribe. On a projeté un aquéduc qui remédierait à cela.

§ *Port et moyens de défense.* Cette ville est d'une telle importance pour le commerce d'une grande partie du Brésil, que nous croyons devoir entrer dans quelques détails sur son port et sur les forts qui le défendent. On désigne sous le nom de Mosqueiro le port supérieur de Récif. Il est formé par la chaîne de récifs qui court parallèlement avec la ville et à peu de distance d'elle. Comme le fait très-bien observer Koster, si l'on ne prend

promptement des précautions, il est à craindre que ce port ne se comble. En conséquence d'une brèche dans le récif qui s'est ouverte immédiatement en dedans du petit fort appelé Gicam, il a deux entrées, dont l'une est plus profonde que l'autre. Le port inférieur, désigné sous le nom de Poço, est destiné aux bâtimens de 400 tonneaux et au-dessus; mais il est très-dangereux, parce qu'il est ouvert à la mer. Les forts do Boraco et de Brum forment la principale défense de la ville. Ils sont situés aux deux entrées du port Mosqueiro. On compte encore le petit fort de Bom Jesus. C'est sur la pente sud-est du banc de sable de Santo-Antonio qu'est placé le grand fort en pierre de Cinco Pontas.

San-Luiz (Saint-Louis) ou Maranham, capitale de l'immense province dont elle porte le nom. Elle est bâtie dans l'île délicieuse de Maranham, sur un sol assez inégal, et elle a été fondée par les Français dans le XVIIe siècle. On la voit s'étendre depuis le bord de l'eau jusqu'à environ un mille vers le nord-est. Ses rues sont larges, et elles aboutissent à plusieurs grandes places. Les maisons n'y ont en général qu'un étage; mais elles offrent une assez jolie apparence, et sont, pour la plupart, garnies de balcons en fer. Le palais du gouverneur est situé sur une hauteur à peu de distance du bord de l'eau : c'est un long bâtiment d'une architecture régulière et qui n'a qu'un étage. C'est sur la place oblongue qui se trouve devant ce palais qu'on a élevé la maison de ville et la prison; l'un des côtés en outre est ouvert devant le port et la forteresse; ce côté opposé se trouve occupé par la cathédrale. Il existe à Maranham plusieurs ins-

titutions d'une utilité indispensable, telles qu'un hôpital, une maison de miséricorde et diverses écoles où des professeurs, payés par le gouvernement, enseignent le latin et la philosophie. Depuis 1812, cette ville possède un tribunal da Relação, comme Rio de Janeiro, Bahia et Pernambuco.

Le port est fermé par une anse et donne dans la baie de San-Marcos, dont le côté sud-est est formé par l'île Maranham. Quoique le chenal soit d'une profondeur suffisante pour les bâtimens de moyenne grandeur, son peu de largeur s'oppose à ce qu'on y entre sans pilote. Le commerce le plus considérable de Maranham consiste en riz et en coton. Koster fait monter à 50,000 sacs, pesant chacun 80 livres, l'exportation de cette dernière denrée, qui n'a commencé que depuis 80 ans environ, et qui a eu lieu pour la première fois malgré l'opposition formelle des habitans.

Belem ou *Pará*, capitale de la province de ce nom, érigée en évêché par Clément XI, en 1719. Cette ville gît par les 1° 7′ 40″ de latitude australe, et les 329° 30′ 30″ de longitude (méridien de l'île de Fer). Elle est située assez avantageusement dans une plaine, sur la rive orientale du Tocantin, dans la baie de Guajara, à l'angle septentrional du Rio Guama, en face de l'île des Onces. On évalue à 25 lieues sa distance de l'Océan. Comme la fondation de Belem est assez moderne, les principales rues sont droites et bien pavées, les maisons, bâties en pierre pour la plupart, offrent un aspect d'élégance et de solidité. On voit dans cette ville un grand nombre d'églises, mais il n'y a que deux couvens; le palais des gou-

verneurs, l'hospice de la Miséricorde, l'hôpital se font remarquer. L'arsenal est bien tenu; on a transformé en caserne un couvent de moines et le collége des anciens jésuites sert de palais épiscopal et de séminaire. Le jardin botanique de cette ville, admirablement située pour la propagation de toutes les plantes des régions équinoxiales, est sans cesse ouvert aux étudians. La Condamine rapporte qu'en 1743 la seule monnaie courante était le cacao. On se sert maintenant des monnaies brésiliennes dans toutes les transactions commerciales.

§ *Exportations particulières à la ville du Pará.* Les exportations de Belem sont un peu différentes de celles des différentes capitales plus au sud. On y charge, entre autres bois précieux d'ébénisterie, le *setim*, connu en Europe sous le nom de bois de citronnier; le merapinima, qui ressemble à la plus belle écaille. Le cacao, qui croît en abondance; le cucheri ou gérofle du Maranham, plus connu sous le nom de toute-épice; le péchurim, noix semblable à la muscade; le gérofle, le caoutchouc, les fruits du bertholletia (châtaigne du Maranham), peuvent être joints à la liste des autres denrées coloniales.

Maintenant j'ajouterai à cette rapide description des principales villes du Brésil, qu'elles marchent vers un rapide progrès, que des bibliothèques s'y fondent, que des établissemens universitaires y sont formés, et que de nombreux élèves, envoyés chaque année pour étudier à Paris et à Londres, font participer les différentes provinces au grand mouvement intellectuel qui anime l'Europe. Ouvrez Lendley, qui voyageait au commen-

cement du siècle; ouvrez même Mawe, qui le parcourait il y a vingt ans, et vous serez surpris de l'impulsion qui a été donnée à cette belle portion de l'Amérique du sud. Nous allons essayer de faire comprendre les immenses ressources qu'offre son territoire, et nous jetterons ensuite un coup d'œil sur l'organisation civile et commerciale, qui, en s'améliorant avec les besoins de la population et avec les exigences des temps, conduira ce pays à une haute prospérité.

ÉTAT AGRICOLE.

§ *De l'agriculture et de ses divisions.* En abordant cet article nous touchons à la cause réelle de la prospérité future du Brésil; déjà on a parfaitement senti que, dans une foule d'endroits, la recherche des mines devait être abandonnée pour la culture des terres : la raison en est simple et frappe les yeux de tous. La plupart des mineurs sont pauvres, leur fortune est subordonnée à mille circonstances fortuites; ceux qui se livrent à l'agriculture obtiennent de leur travail des résultats à peu près certains, et ne courent qu'un petit nombre de chances dont on pourra peu à peu diminuer les hasards. L'agriculture du Brésil forme deux divisions assez distinctes : celle du bord de la mer et celle de l'intérieur; la différence de climat établit naturellement cette différence; on cultive, en général, dans les provinces du sud, le manioc (*Jatropha manhioc*) de diverses espèces, le café et la canne à sucre (1); le tabac, le coton,

(1) On établit maintenant une grande différence

le sucre de Bahia et du Pernambuco, sont renommés. En avançant vers le nord, on peut joindre à ces diverses cultures celle du cacao ainsi que la multiplication du *pechurim*; et l'on y joindra un jour la plupart des épiceries précieuses communes aux diverses contrées de l'Orient. En avançant vers l'intérieur on voit que dans Minas Geraes, Mato-Grosso et Goyas, les diverses espèces de maïs sont cultivées comme principales substances alimentaires pour les hommes et pour les bestiaux (1). On y joint diverses espèces de haricots dont l'emploi entre dans la nourriture habituelle du pays. Le savant Auguste de Saint-Hilaire insiste sur l'utilité prodigieuse dont serait la culture générale de la pomme de terre dans ces contrées où l'on fait venir plusieurs espèces de patates. La culture du froment réussit dans les portions tempérées du sud, et d'heureux essais pourront y être tentés pour la culture en grand de la vigne dont on obtient des fruits même dans les portions chaudes de la côte. Le coton de Minas et de Minas Novas jouit avec raison d'une grande célébrité dans le commerce; elle pourra s'accroître encore avec quelques soins; l'indigo (*anil*) qu'on

entre la canne créole et celle de Cayenne ou d'Otahiti, dont les produits sont beaucoup plus considérables.

(1) Je crois rendre un service réel aux agriculteurs brésiliens, et surtout à ceux de l'intérieur, en leur indiquant le consciencieux ouvrage que M. Duchesne vient de publier sur la culture et sur les préparations du maïs. Il n'y a pas de livre plus complet sur cette matière.

cultive à peine, croît spontanément dans diverses provinces du littoral et de l'intérieur; et le cactus, qui sert à la nourriture de la cochenille, pourra, de même que cette plante précieuse, fournir une branche importante d'agriculture; jusqu'à présent elle a été beaucoup trop négligée.

On doit sentir aisément, qu'en traçant à grands traits la nomenclature des principales productions agricoles du Brésil, nous n'avons pas cru devoir parler d'une foule d'objets d'une utilité moins directe ou moins importante. Nous aurions pu citer les divers palmiers (1) dont on tire des huiles plus ou moins recherchées, mais presque toujours consommées dans le pays; le bananier, dont la culture est si facile, et qui offre dans toute l'étendue de l'Amérique méridionale des résultats si prodigieux pour la nourriture de l'homme. Nous aurions pu mentionner encore le maté qu'on cultive dans les régions voisines du Paraguay; mais nous nous arrêtons pour ne point aborder de trop nombreux détails, et nous regrettons de ne pas avoir pu admettre parmi les végétaux, objet d'une grande culture, ce maguey qui, au Pérou, donne des résultats si avantageux.

§ *Prix des terres.* Une lieue carrée de terrain sur les bords du San-Francisco, ne vaut que 100,000 ou 200,000 reis, 625 ou 1,250 fr.; un quart de lieue de bonne terre, située dans certains cantons de Minas, se vendait, il y a dix ans, 500,000 reis, 3,125 fr. Ces prix augmentaient, on le suppose bien, dans les endroits très-fertiles

(1) Chaque pied de cocotier, dans le voisinage de San-Salvador, est évalué à environ 25 fr.

ou très-peuplés au bord de la mer; nous regrettons de ne pas avoir pu rassembler de plus nombreux documens sur cet objet; mais nous croyons faire plaisir au lecteur en citant une note de M. de Saint-Hilaire, où ce voyageur compare les prix des terres de l'intérieur avec ceux de quelques-unes de nos terres en France. « On peut évaluer à 60 fr. l'hectare des plus mauvaises terres de la Sologne, pays renommé par sa stérilité : par conséquent, il suffirait de 52 hectares de ces terres pour acquérir un quart de lieue carré à Salgado, le pays le plus cultivé peut-être de la province des Mines; et pour ces 52 hectares on aurait environ de 3 à 5 lieues carrées sur les bords du S. Francisco. En vendant un seul arpent des bonnes terres de la Beauce, évalué à 1,200 fr., on pourrait devenir propriétaire d'une ou deux lieues sur les bords du S. Francisco. Enfin, l'on acquerrait plus de 2 à 4 lieues carrées sur le même fleuve, avec 1 hectare planté en muscat dans le canton de Lunel ou celui de Frontignan. »

§ *Cessions de terrain.* Pour encourager la culture des parties désertes, le gouvernement accorde une exemption d'impôt à ceux qui entrent dans les forêts afin d'y former des défrichés (1). Jadis la terre était au premier occupant : « Plus d'une fois le premier qui a voulu former quelque établissement est monté, m'a-t-on dit, sur une colline, rapporte M. de Saint-Hilaire. Il s'est écrié : « La terre que je découvre m'appartient, » et ces propriétés gigantesques ont été en quelque sorte consacrées par le temps. On appelle *sesmaria*, du

(1) M. Auguste de Saint-Hilaire voudrait qu'on fît

mot *sesmar*, partager, les terres qui n'ont point de propriétaires, et que le gouvernement peut concéder à qui bon lui semble; on n'accorde plus guère à la fois qu'une étendue de terrain d'une demi-lieue de longueur, surtout dans les Mines; mais il y a des sesmarias infiniment plus considérables. Les frais indispensables pour les obtenir peuvent s'élever à 100,000 reis, 625 fr. On doit commencer la culture d'une sesmaria qu'on a obtenue, dans l'année même où elle a été concédée; sinon elle retourne au gouvernement. Il ne faut pas croire, dit le voyageur déjà cité, que la possession d'une sesmaria donne d'autres droits que celui de la cultiver; pour pouvoir tirer l'or de la terre, il est nécessaire d'obtenir un titre particulier que délivre l'officier public, désigné sous le nom de *guarda-mór*. On pouvait naguère, et l'on peut peut-être encore obtenir de ces permissions pour chercher des métaux précieux sur le terrain cultivé par un autre. Le cultivateur doit être indemnisé.

L'étendue de terrain cédé par le guarda-mór porte le nom de *data*; il accorde la data sur une simple requête, et le titre qu'il délivre n'a pas besoin d'être confirmé par le gouvernement.

§ *Concessions pour l'éducation des bestiaux*. Ces concessions portent également le nom de *sesmarias*, selon d'Eschwège; celles qu'on accorde ont généralement 9 legoas d'étendue; et il y en a,

jouir des mêmes avantages ceux qui entreprendraient, dans l'intérieur, de cultiver certains terrains couverts de *capim gordura*. *Voy.*, pour ce qui regarde cette plante, la page 41.

selon le même écrivain, qui se composent de 20 à 50, et même 100 milles carrés d'Allemagne ; toutefois nous ferons remarquer que ces immenses concessions paraissent bien moins considérables quand on les compare à celles du Chili. Cette facilité à disposer d'immenses terrains en faveur de quelques individus, a réuni dans un petit nombre de mains les pâturages de l'intérieur, et surtout ceux du Sertão oriental, où l'on ne peut plus obtenir, dit-on, de sesmarias : c'est un immense inconvénient qui, dans peu d'années, se fera sentir sur toute l'étendue du Brésil.

Dans la partie sud, voisine de la république de l'Uruguay (Rio Grande de S. Pedro), dans le Piauhy et plusieurs autres portions étendues du Brésil, il y a d'immenses troupeaux de bœufs, de chevaux et de mulets, errant à peu près à l'aventure, comme les bestiaux des Pampas de Buénos-Ayres ; ces animaux, tués sur les lieux, se vendent au plus bas prix.

§ *Fazendas*. On désigne sous le nom de *fazendas* les propriétés rurales qui offrent quelque importance dans leur exploitation, et à la culture desquelles on a attaché un certain nombre d'esclaves. On appelle assez généralement *sitios*, les habitations des gens peu aisés ; il y a des fazendas qui ont jusqu'à 12 ou 14 lieues d'étendue. M. de Saint-Hilaire en cite une qui a 20 lieues de circonférence.

§ *Procédés agricoles*. Une seule phrase d'un de nos plus habiles observateurs peut suffire pour donner une idée de l'imperfection des procédés agricoles employés au Brésil. A l'exception de Rio-Grande, et de quelques districts de Minas, la charrue est à

peine connue au Brésil; celle dont on se sert est à un soc et sans roue. Après la *fouce*, qui n'est autre chose qu'une grande serpe fort large tronquée à l'extrémité, on ne connaît guère que deux autres instrumens d'agriculture : le *machado* ou cognée, dont le *machadinho* est un diminutif, et l'*enxada* ou la houe.

§ *Défrichés*. Lorsqu'il s'agit de mettre en culture un terrain vierge sur le bord de la mer ou dans l'intérieur, on abat les bois qui le couvrent, et les indigènes peuvent être utilement employés à ce genre de travail. On ne s'embarrasse point de déraciner les souches, et après avoir laissé séjourner à terre les troncs d'arbres qui ont été renversés, on profite d'un jour où le vent souffle avec violence, et on met le feu au défriché. C'est après cette opération qu'on fouille légèrement la terre avec l'enxada, et qu'on fait ses semis ou ses plantations.

Les engrais sont très-peu usités au Brésil; quelquefois après deux récoltes successives on abandonne un champ, et on le laisse en jachères pendant plusieurs années. Néanmoins, aux environs de Rio de Janeiro, on commence à se servir, comme engrais, du fumier des bestiaux et des bagaces des cannes qu'on a laissées pourrir en tas.

§ *Obstacles qui s'opposent aux progrès de l'agriculture*. Ces obstacles sont faciles à détruire, puisqu'ils viennent surtout de l'exubérance de la végétation ou de certains préjugés que l'expérience finira par détruire : au premier rang, il faut mettre cette idée si fausse, et qui a exercé une influence si déplorable en Europe, que la terre a besoin de repos. En général, les cultivateurs brésiliens imaginent que la cendre des bois vierges est le

seul engrais convenable; qu'après cinq à six récoltes, la terre la plus fertile est épuisée, et ils vont brûler de nouveaux bois pour obtenir de nouvelles moissons. On parviendra aussi très-difficilement à introduire l'usage de nouveaux instrumens aratoires. Dans beaucoup de terrains de l'intérieur, un nouvel obstacle est venu depuis une cinquantaine d'années s'opposer aux progrès de l'agriculture: une graminée, désignée sous le nom de *capim gordura* (*tristegis glutinosa*), envahit d'immenses portions de terrain, et s'oppose en apparence à toute culture; cependant M. de Saint-Hilaire a prouvé par des exemples certains, qu'un peu d'activité ou de persévérance pouvait vaincre cet obstacle. La capim gordura ne peut malheureusement pas être employée comme fourrage; elle engraisse les bestiaux, mais elle les affaiblit. On pense que c'est un religieux, nommé Frei Luiz, qui l'introduisit dans les Mines avec l'intention d'être utile à ses compatriotes; d'autres personnes affirment qu'un muletier qui en avait chargé momentanément ses bêtes de somme sur le bord de la mer, l'a ensuite répandue dans l'intérieur, où son incroyable multiplication est devenue un véritable fléau. Au nombre des obstacles qui s'opposent à la prospérité de l'agriculture, on peut, dans certains cantons, compter les fourmis, comme on compte les sauterelles au Paraguay, et leur destruction pourrait devenir l'objet de quelques recherches du plus haut intérêt.

San Salvador pouvant par sa position devenir le centre d'un commerce important de bois de construction et d'ébénisterie, quand on s'occupera avec activité de la culture des côtes orientales,

nous croyons faire plaisir aux lecteurs en leur présentant quelques détails sur les bois principaux qu'on trouve dans cette province; on peut les appliquer en partie à Porto-Seguro et à Espirito-Santo.

Liste des bois de construction qui croissent à Bahia. Pesanteur de chaque pied cube comparée.

	Arrobas.	Arrates.	Onces.	Octaves.
Sucupirá mirim. Sert à la construction de toutes les parties des navires.	1	27	7	4
Páo de arco. Il est employé pour les quilles, les surquilles, cabestans, ponts et bordages.	2	2	7	0
Páo roxo. Sert aux mêmes usages que le páo de arco, et on l'emploie dans les petites solives de maison	1	31	9	4
Pequim, employé dans la construction des enceintes à bestiaux, bordages, cales et courbes.	2	0	3	4
Sapucaya. Il est employé pour les quilles, mâts d'embarcations, bacs, cabestans, bordages, contre-forts.	2	9	7	0
Jetahy jaune. Sert aux courbes, pirogues, dor-				

	Arrobas.	Arrates.	Onces.	Octaves.
mans, supports, douves, caisses à sucre. .	2	9	7	0
Vinhatico. Est employé pour les plafonds et les planchers. On en fait des planches. On s'en sert pour les ponts, les pirogues d'une seule pièce, le soufflage et le bordage des navires.	1	14	0	4
Putumupi. C'est un des meilleurs bois pour le planchéiage, la couverture et les ponts. . . .	1	16	0	0
Louro. On l'emploie pour les vergues, la mâture, les planchers de maisons, les avirons. . . .	1	5	3	0
Jaquitibá. Pour les mâts, vergues, petits mâts, et surtout les caisses à sucre.	1	12	4	0
Páo de olio rouge. Sert au même usage. . . .	1	24	1	4
Masseranduba. Pour les brions, les petites solives, les flèches, les seuils de portes. . . .	2	4	0	0
Aljetahipebá. Employé pour les portes et les fenêtres de maisons. .	1	28	5	4
Canduru. On en fait des bureaux et des chaises.	1	16	2	4

	Arrobas.	Arrates.	Onces.	Octaves.
Sebastiõ d'arruda. C'est celuiqu'on choisit pour les meubles précieux.	2	2	15	2
Pequihá ou Pekea. . . .	1	11	4	0
Jacaranda. On en fait usage pour les meubles précieux.	1	27	3	0
Olandim. Employé pour les petites mâtures, les ruches, coffres, cintres, planchers.	1	25	9	0
Sicupirassú. On en fait des bordages, des pompes de navire, des traverses d'ancre. On s'en sert pour les habitations.				
Oyticica. Employé pour les courbes et les poulies, etc.				
Cedro. On s'en sert pour la sculpture d'ornement.				

Ce tableau curieux, un peu modifié dans l'emploi des bois, est dû aux colonels Ant. de Brito Freyre, et Christ.-Fred. Weinholtz, qui l'ont dressé en 1760; mais les personnes qui s'occupent spécialement de cet objet, trouveront des détails aussi satisfaisans que multipliés dans l'excellent *Voyage autour du Monde*, de M. de Freycinet (*voyez* tom. I[er]).

§ *État commercial.* Pendant long-temps l'entrée du Brésil, comme on le sait, était complètement interdite aux étrangers par la métropole. Le com

merce intérieur et extérieur était alors excessivement borné. A l'arrivée de Jean VI, les choses prirent une face nouvelle : des traités furent faits avec les grandes puissances maritimes, et l'on vit augmenter prodigieusement la somme des importations et des exportations. Dans ces premières dispositions, la France ne fut pas aussi bien partagée que l'Angleterre. A leur sortie de la douane, les marchandises des Anglais ne payaient que 15 pour 100 quand elles provenaient de leurs manufactures, et 16 pour 100 quand elles avaient une autre origine. En outre, l'estimation des droits était faite par le consul de la Grande-Bretagne. Nos rivaux étaient traités comme les nationaux. Les Français payaient 24 pour 100, et la valeur de leurs marchandises était fixée sur les factures par l'autorité portugaise; il en résultait les plus notables abus; et même, outre un droit exorbitant, nos marchandises étaient appréciées de la manière la plus arbitraire. Les choses ont été depuis régularisées, et nous ne payons que 15 pour 100 pour toutes les marchandises importées au Brésil. On paie un cruzado par arroba, 19 fr. 95 c. par 100 kilogr. de tabac en feuille, et un droit de 9,000 r., 56 fr. 25 c., par chaque esclave qui arrive de la côte d'Afrique. La *baldeação* est un droit de transbordement de 4 et quelquefois de 2 et demi pour 100 sur les marchandises dont l'introduction est prohibée, et qui doivent être réexportées. Les navires étrangers mouillés sur la rade extérieure de Rio de Janeiro paient un droit d'ancrage de 1,000 reis, 6 fr. 25 c. par jour.

Les droits perçus par la douane se sont montés en 1815 à 5,272,726 fr. 12 c.; ils sont parvenus à

6,670,878 fr. 63 c. en 1816; et on les a évalués à 6,842,557 fr. 82 c. pour 1817.

Nous ferons observer avec un voyageur que les marchandises importées à Rio de Janeiro, par exemple, étant de plus grande valeur que celles qu'on exporte, il en résulte que les négocians sont obligés de compléter leurs échanges avec une portion de leurs espèces monnayées. C'est en partie pourquoi les pièces d'or de 6,400 reis, 40 fr., valent 8 pour 100 de plus à Rio de Janeiro qu'à Lisbonne.

C'est sur le café, le coton, le blé, le sel et les esclaves que pèsent les taxes d'exportation. Il y a quelques années, elles variaient selon les différens ports où l'on se trouvait. Ainsi, à Pernambuco, le coton était taxé à 600 reis par arroba (25 fr. 43 c. par 100 kilogr.), le sucre blanc à 660 reis (27 fr. 97 c. pour 100 kilogr.), et cela formait à peu près un droit de 6 à 10 pour 100 de la valeur, tandis qu'à Rio on ne payait que 2 pour 100 sur toutes les marchandises exportées; le café seul payait environ 5 pour 100. Nous pensons que les choses ont dû rester, sous l'empire, à peu de chose près dans le même état.

§ *Commerce intérieur.* Il y a un commerce de cabotage assez actif le long des côtes du Brésil. Il est difficile d'établir quel est le nombre de bâtimens employés à ce genre de trafic, et quelles sont les sommes qu'il met en circulation (1). Il consiste

(1) Le commerce des bananes fait, dit-on, à lui seul, entrer annuellement dans Nossa Senhora del Pilar (province de Rio de Janeiro), plus de 70,000 cruzados, environ 175,000 fr.

principalement en manioc, maïs, riz, haricots, viande salée, poisson sec, eau-de-vie de cannes, bois de charpente et de teinture, etc., etc. Il opère également sur les marchandises européennes, qu'il vient prendre dans les grands ports pour les répandre dans les bourgades du bord de la mer. En 1819, le nombre total des navires portugais et brésiliens entrés à Rio de Janeiro se montait à 1,313; le nombre de ceux qui étaient sortis s'évalue à 1,250. En 1820, ces deux chiffres ne se sont élevés qu'à 1,311 et à 1,287. La difficulté des communications par terre rend le commerce du littoral avec l'intérieur fort pénible. On le fait généralement en remontant les fleuves, ou en formant des caravanes de mulets qui sont destinés à ces sortes de voyages. C'est ainsi qu'on fait pénétrer quelques objets de luxe et d'utilité dans les provinces de Minas, de Goyaz et du Mato-Grosso, où les retours se font principalement en or, en pierres précieuses et en coton.

§ *Commerce interlope.* Il y a un commerce interlope fait le long des côtes, et qu'accaparent ordinairement les navires anglais ou américains. Il consiste en bois de teinture ou de construction.

§ *Commerce extérieur.* On a vu plus haut à quels droits il était soumis depuis le commencement du siècle; son accroissement a été toujours en augmentant; on peut en juger par le tableau suivant, extrait de M. de Freycinet.

ANNÉES.	RÉSUMÉ DU NOMBRE DE VAISSEAUX entrés à Rio de Janeiro. Portugais.	Étrangers.	REMARQUES.
1805			Avant l'arrivée du roi au Brésil, en 1808, il n'était pas permis aux navires étrangers d'entrer à Rio de Janeiro; le premier vaisseau de ce genre arriva en 1807, et depuis lors, jusqu'en 1810, le nombre en a été croissant, et paraît devoir se tenir annuellement, aujourd'hui, entre 350 et 450 vaisseaux.
1806			
1807	810	1	
1808	642	90	
1809	775	83	
1810	765	422	
1811	822	Il est entré en 1811 un nombre de navires à peu près égal aussi à celui des navires étrangers entrés en 1810.	
1812	1214		
1813	Pendant ces années il est entré à peu près autant de vaisseaux qu'en 1810.		
1814			
1815			
1819	1313	340	
1820	1311	359	

Nous ajouterons, en répétant ici ce tableau, qu'en 1820, 4 navires de guerre français entrèrent à Rio de Janeiro, et que l'on compta 42 bâtimens de commerce. Il sortit de ce port 5 navires de guerre et 46 bâtimens de commerce.

§ *Objets d'importation.* Les principaux objets d'importation, pour Rio de Janeiro et les diverses capitales, sont les suivans : fer en barres et acier (cet article, en raison de l'exportation toujours croissante des mines du Brésil, ne tardera pas à cesser d'être un objet d'importation), cuivre, étain; armes de guerre et de chasse, quincailleries, plomb sous diverses formes; étoffes de laine com-

mune, draps et casimirs, tissus de coton (les Anglais en introduisent une énorme quantité), toiles de lin (elles viennent en général de France ou de Hollande), étoffes de soie; chapeaux, bottes et souliers d'hommes et de femmes; bonneterie en soie et coton, objets de mode et de fantaisie (ceux qui viennent de France sont en général préférés); vêtemens de matelots; faïence fine et commune, verrerie et cristaux, vaisselle d'étain, ustensiles de cuisine en cuivre, tôle et fer-blanc; viandes et poissons secs et salés; vins et vinaigre, eau-de-vie, bière et cidre en bouteilles (la bière vient en général d'Angleterre); beurre et fromage (le beurre vient généralement d'Irlande); grains, farines et biscuits, huiles et cires; sel (le meilleur vient du cap Vert; néanmoins, on en fabrique dans le pays), meubles, miroirs, parasols, médicamens, couleurs pour la peinture, térébenthine, gommes, acides, plaqué en argent et ornemens d'église; montres, lunettes, mortiers en marbre, selleries communes, cuirs (ceux d'Europe sont infiniment préférés à ceux du pays); livres et papier (les ouvrages français sont préférés au Brésil à ceux des autres littératures : nous répèterons cependant, en passant, que les listes des ouvrages demandés ne varient pas beaucoup, et qu'elles roulent sur la plupart des auteurs du dix-huitième siècle, et sur les traités scientifiques qui ont paru plus récemment). Nous joindrons encore à ces divers objets d'importation quelques munitions navales, telles que mâtures et espares, cordages, toile et fil à voile, goudron et résine sèche.

§ *Exportation*. Les principales exportations du Brésil, pour les différens ports de l'Europe, con-

sistent en sucre, tafia, café, cacao, coton, bois de teinture et d'ébénisterie, ipécacuanha, faux quinquina, salsepareille, baumes de copahu et du Pérou, tabac, faible quantité d'indigo à 320 reis la livre, cocos, diamans bruts, pierres précieuses (les belles topazes et les émeraudes sont devenues rares, les autres pierres sont à bas prix); cuirs bruts, peaux, cornes de bœuf, suif, cochenille, etc. Ces divers articles d'exportation ne peuvent pas manquer de s'accroître avec l'industrie; on pourra bientôt, peut-être, y joindre les diverses épices de l'Inde et celles du pays, le *pechurim* et le *cucheri*, dont on fait maintenant peu d'usage, et qui se répandront de plus en plus. Cet accroissement s'est fait sentir d'une manière bien sensible relativement à la quantité de sucre et de café exportée de Rio de Janeiro de 1775 à 1806. Dans la première année, il a été exporté pour Lisbonne 125,000 arrobas de sucre formant un total de 781,250 fr.; la même année, pour Porto, 13,000 arrobas évalués à 81,250 fr. En 1806, Lisbonne a reçu 382,000 arrobas de sucre valant 4,536,250 fr. L'exportation du café est dans une progression analogue.

Nous empruntons au savant M. de Freycinet le tableau suivant.

TABLEAU des principaux articles exportés du Brésil pour Lisbonne pendant les années 1818, 1819 *et* 1820.

DÉSIGNATION des DENRÉES.	NATURE des MESURES.	1818.	1819.	1820.
Coton	Sacs.	28,347	34,515	25,802
Eau-de-vie de cannes.	Pipes.	3 802	4,069	2,831
Sucre.	Caisses.	20,393	22,338	18,688
Dito	Caissettes	316	852	587
Dito	Barriques	750	2,332	1,909
Riz.	Sacs.	77,685	76,201	77,256
Café	Dito.	5,643	9,432	22,435
Cacao	Dito.	17,320	13,384	17,622
Cuirs secs et salés.	Nombre.	227,697	142,321	201,085
Cuirs minces tannés.	Dito.	96,287	48,590	53,102
Cuirs pour semelles.	Dito.	12,652	14,635	10,365
Mélasses	Barils.	2,915	1,861	1,778
Suif	Pains.	568	801	2,634
Salsepareille . .	Paquets.	1,478	1,334	744
Tabac.	Rouleaux.	10,497	10,362	4,255
Dito	Balles.	292	821	880
Cornes de bœuf.	Nombre.	71,400	104,113	202,090

§ *Commerce fait avec les indigènes, et de l'utilité des diverses peuplades.* Le commerce que font les Brésiliens avec les nations sauvages est nécessairement très-borné ; il varie selon les contrées, et l'on ne sait même trop s'il faut donner ce nom aux échanges qu'on fait avec eux ; on en tire cependant quelques hamacs fabriqués avec des fils

de coton, un peu de cire, de l'ipécacuanha, quelques animaux vivans; les Indiens civilisés fabriquent d'excellente poterie.

Une des choses les plus embarrassantes pour les étrangers nouvellement arrivés au Brésil, étant de se mettre promptement au fait des poids, des mesures et des monnaies usités dans les transactions commerciales, nous croyons faire une chose essentiellement utile en les leur présentant ici, dans plusieurs tableaux qui pourront éviter d'interminables recherches.

§ *Mesures de longueur.* Les mesures de longueur usitées à Rio de Janeiro, et en général au Brésil, sont les mêmes que celles employées à Lisbonne. M. Ciera fils, ayant évalué la valeur du degré du méridien terrestre à 50,505 brasses portugaises, comme on sait que ce degré vaut également 5,130,740 toises françaises, ou 10,000,000 de mètres, on a pu déterminer, d'après cette évaluation, la relation de toutes les mesures linéaires de Portugal avec celles de France.

MESURES EMPLOYÉES dans la province DE RIO DE JANEIRO.		MESURES FRANÇAISES.				REMARQUES.
		ANCIENNES. Valeur correspondante.		DÉCIMALES. Valeur correspondante.		
POIDS.	Tonel maritimo (tonneau de mer)	En livres.	1882l.71500	En kil.	921k.60000	Tous ces poids sont les mêmes que ceux dont on se sert à Lisbonne.
	Quintal	Idem.	120, 49376	Idem.	58, 98240	
	Arroba	Idem.	30, 12344	Idem.	14, 74560	
	Arratel ou libra (livre du commerce)	Idem.	0, 94136	Idem.	0, 46080	
	Id. (livre poids d'apothicaire)	Idem.	0, 70602	Idem.	0, 34560	
	Marco (marc)	En marcs.	0m.94136	Idem.	0, 23040	
	Onça (once)	En onces.	0o.94136	En gramm.	28g.80000	
	Oitava (gros)	En grains.	0g.94136	Idem.	3, 60000	
	Escrupulo (denier ou scrupule.)	En deniers.	0d.94136	Idem.	1, 20000	
	Quilate (karat)	Idem.	0, 72782	Idem.	0, 90000	
	Id. pour les pierres précieuses.	En grains.	3g.76545	En kil.	0k.20000	
	Grão (grain)		0, 94136	En gramm.	0g.05000	

TABLEAU DES MESURES DE RIO DE JANEIRO,

COMPARÉES

AUX ANCIENNES ET AUX NOUVELLES MESURES DE FRANCE.

MESURES EMPLOYÉES dans la province DE RIO DE JANEIRO.		MESURES FRANÇAISES.				REMARQUES.
		ANCIENNES. Valeur correspondante.		DÉCIMALES. Valeur correspondante.		
Mesures linéaires.	Legoa (lieue de 18 au degré) . .	En toises.	3167t. 12346	En kilom.	6k. 17284	Les mesures linéaires et les mesures agraires de Rio sont les mêmes que celles de Lisbonne.
	Legoa maritima (lieue maritime de 20 au degré).	Idem.	2850, 41111	Idem.	5, 55555	
	Milha maritima (mille maritime de 60 au degré)	Idem.	950, 13704	Idem.	1, 85185	
	Braça (brasse terrestre).	Idem.	1, 12876	En mètres.	2m. 20000	
	Vara (verge), demi-braça (aune du commerce).	En pieds.	3pi. 38629	Idem.	1, 10000	

Mesures linéaires.	Covado (coudée)	Idem.	2pi. 03178	Idem.	0, 66000	Le covado sert pour les lainages et quelques autres marchandises de fabrication étrangère.
	Palmo (palme, dixième de braça)	En pouces.	8po. 12710	Idem.	0, 22000	
	Pé (pied)	En pieds.	1pi. 01589	Idem.	0, 33000	
	Pollegada (pouce)	En pouces.	1po. 01589	En décim.	0d. 27500	
	Linha (ligne)	En lignes.	1l. 01589	En centim.	0c. 22917	
	Fathom (brasse), mesure anglaise pour la marine	En pieds.	5pi. 62805	En mètres	1m.82821	
	Yard (verge), mesure anglaise pour la marine	Idem.	2, 62805	Idem.	0, 91411	
	Foot (pied anglais)	En pouces.	11po. 25611	Idem.	0, 30470	
Mesures agraires.	Legoa quadrada (lieue carrée de 18 au degré)	En arpens.	7460ar. 82967	En hectares	3810h.39475	
	Braça quadrada (brasse carrée et terrestre)	En tois. car.	1t. 27411	En mèt. c.	4m.84001	
Mesures de capacité p. les grains et matièr. sèches.	Moyo	En boiss. de Paris.	78b. 76940	En hectolit.	10h.00000	On emploie le moyo pour les mesures des grains et de la chaux.
	Alqueire	Idem.	3, 15078	En litres.	40l. 00000	
	Meio alqueire (double décalitre)	Idem.	1, 57539	Idem.	20, 00000	
	1/4 alqueire ou quarta (décalitre)	Idem.	0, 78769	Idem.	10, 00000	
	1/8 alqueire ou meia quarta	Idem.	0, 39385	Idem.	5, 00000	
	Saca (sac pour le riz)	Idem.	9, 45233	En hectolit.	1h. 20000	
	Saca (sac pour le café)	Idem.	7, 87694	Idem.	1, 00000	
Idem pour les liquides.	Canada	En pintes.	4p. 49639	En litres.	4l. 180000	
	Quartilho	Idem.	1, 12410	Idem.	1, 04511	
	1/2 quartilho	Idem.	0, 56205	Idem.	0, 52255	
	1/4 quartilho	Idem.	0, 28102	Idem.	0, 26128	

La valeur relative des anciennes mesures ou monnaies de France en mesures ou monnaies décimales a été conclue des rapports connus entre elles. Ce tableau est extrait du *Voyage autour du monde* de M. de Freycinet.

TABLE COMPARATIVE DES MESURES D'ÉTENDUE.

DÉSIGNATION.			FRANÇAISES. Anciennes. Pieds.	FRANÇAISES. Anciennes. Pouces.	FRANÇAISES. Anciennes. Lignes.	FRANÇAISES. Usuelles. Pieds.	FRANÇAISES. Usuelles. Pouces.	FRANÇAISES. Usuelles. Lignes.	FRANÇAISES. Mètres. Mètres.	ANGLAISES. Pés.	ANGLAISES. Pollegadas.	BRÉSILIENNES ET PORTUGAISES. Palmos.
ÇAISES.	ANCIENNES.	Toise.	6			5	10	1,984	1,9490	6	4,7568	8,8590
		Pied.		12			11	8,331	0,3248		12,7928	1,4765
		Pouce.			12			11,694	0,0270		1,0660	0,1230
		Ligne.			1			0,974	0,0022		0,0888	0,0102
		Aune.	3	7	10,833	3	6	9,216	1,1884	3	10,8024	5.4018
	USUELLES.	Toise.	6	1	10,592	6			2,0000	6	6,7654	9,0909
		Pied.		12	3,765		12		0,3333	1	1,1275	1,5151
		Pouce.			12,314			12	0,0277		1,0939	0,1262
		Ligne.			1,026			1	0,0023		0,0911	0,0105
		Aune.	3	8	3,975	3	7	2,400	1,2000	3	11,2592	5,4545

FRAN	MÈTRES.	Mètre.	3		11,296	3			1	3	3,3827	4,5454
		Décimètre. . .		3	8,329		3	7,200	0,1		3,9382	0,4545
		Centimètre . .			4,432			4,320	0,01		0,3938	0,0454
		Millimètre. . .			0,443			0,432	0,001		0,0393	0,0045
		Décimillimètre			0,044			0,043	0,0001		0,0039	0,0004
ANGLAISES.		Fathom. . . .	5	7	6,537	5	5	8,682	1,8284	6		8,3109
		Yard.	2	9	9,268	2	8	10,341	0,9142	3		4,1554
		Foot.		11	3,089		10	11,447	0,3047		12	1,3851
		Inch.			11,257			10,954	0,0254		1	0,1154
		10th of inch. .			1,125			1,095	0,0025		0,1	0,0115
PORTUGAISES.		Braça.	6	9	3,250	6	7	2,400	2,2000	7	2,6419	10
		Vara.	3	4	7,625	3	3	7,200	1,1000	3	7,3209	5
		Palmo.		8	1,525		7	11,040	0,2200		8,6641	1
		8° ou pollegada			12,190			11,880	0,0275		1,0830	0,1250
		10° de palmo. .			9,752			9,504	0,0220		0,8664	0,1

Ce tableau est extrait des *Annaes das Sciencias*, et nous le reproduisons ici dans l'intérêt des trois nations.

TABLEAU des monnaies de Rio de Janeiro réduites en monnaies décimales de France.

MONNAIES BRÉSILIENNES.		MONNAIES décimales FRANÇAISES.
		f. c.
Monnaies de compte ou idéales au Brésil.	Conto de reis	6,250,00
	Mil cruzados.	2,500,00
	Duas peças ou dobrão (once portugaise d'or). . . .	80,00
	Cruzado	2,50
	Reis.	0,00625
Monnaies d'or portugaises ayant cours au Brésil.	Peça ou meia dobra (demi-portugaise d'or). . . .	40,00
	Moeda de ouro (lisbonnine)	30,00
	Meia moeda (demi-lisbonnine)	15,00
	Quartino (quart de lisbonnine).	7,50
	Meia peça ou quarto de dobra (quart de dobra) . .	20,00
	Oitavo de dobra (écu d'or)	10,00
	Oito tostoês ou un seizième de dobra (demi-écu d'or).	5,00
	Cruzado novo.	3,00

Monnaies d'or du Brésil.	Peça de 4,000 reis	25,00
	Peça de 2,000 reis	12,50
	Peça de 1,000 reis	6,25
Monnaies d'argent portugaises ayant cours au Brésil.	Cruzado novo	3,00
	Meio cruzado novo ou doze vintems	1,50
	Seis vintems	0,75
	Tres vintems	0,375
	Tostão (teston)	0,625
	Meio tostão (demi-teston)	0,3125
Monnaies d'argent du Brésil.	Tres patacas (trois pataques)	6,00
	Duas patacas (deux pataques)	4,00
	Pataca	2,00
	Meia pataca	1,00
	Quatro vintems	0,50
	Seis tostoês	3,75
	Tres tostoês	1,875
	Hum meio tostão	0,9375
	Tres quartos de tostão	0,46875
Monnaies de cuivre du Brésil.	Quatro vintems	0,50
	Dous vintems	0,25
	Hum vintem	0,125
	Meio vintem	0,0625
	Quarto de vintem	0,03125

Dans ce tableau extrait du *Voyage* de M. de Freycinet, on n'a point cru indispensable de reproduire, comme il l'a fait aux remarques, la valeur des diverses monnaies brésiliennes en reis.

§ *Imprimeries.* Elles sont peu nombreuses, et les caractères qu'elles contiennent ne sont point très-variés; cependant on remarque de notables améliorations dans la typographie brésilienne; il y a quelques années, il n'y avait à Rio de Janeiro que l'imprimerie impériale. Le prix d'une feuille, en caractère *cicéro*, tirée à mille exemplaires sur papier commun, est évalué à 7,200 reis ou 45 fr.; San-Salvador, ou Bahia, Pernambuco et quelques autres villes importantes, renferment des imprimeries; celle de Bahia n'est point mauvaise. A l'exception de la Corografia Brasilica, publiée en 1817, du Patriota, journal politique et littéraire, et das Memorias historicas de Rio de Janeiro, nous ne connaissons pas beaucoup de publications importantes faites au Brésil; nous avons même la certitude que plusieurs productions estimables ont été envoyées plus d'une fois en Europe pour être imprimées à Paris, et que cette ville imprime également encore des livres de piété d'un usage habituel. Cependant, il faut ajouter quelques ouvrages distingués à ceux que j'ai cités : la Géographie ecclésiastique de Pizarro est sortie des presses de Rio de Janeiro; et il faut rappeler ici comme étant sorti des typographies de cette ville un livre remarquable sur les premières études philosophiques; on le doit à M. Sylvestre Pinheiro Ferreira.

Il est bon de rappeler qu'en 1792, lors du voyage de Macartney, il n'y avait à Rio que deux libraires, et encore ne vendaient-ils que des livres de théologie et de médecine.

§ *Bibliothèques publiques.* Il y a plusieurs bibliothèques publiques remarquables au Brésil.

On distingue surtout celles de Rio de Janeiro et de Bahia. Le premier fond de la bibliothèque impériale de Rio se compose des livres apportés de Lisbonne par Jean VI, réunis à ceux du comte da Barca, ministre dont les sciences doivent regretter la perte : on évaluait ce fond, en 1827, à 60 ou 70,000 volumes ; mais il a dû s'accroître beaucoup depuis ce temps ; la bibliothèque a été établie par les soins de messieurs Joaquim Damaso et Jozé Viegas, et on a commencé à l'ouvrir en 1814. Une des salles de cet important établissement ne renferme que des livres français.

La bibliothèque publique de Bahia n'est pas aussi riche, mais elle renferme quelques livres précieux ; le premier fond vient du collége des jésuites. Sans entrer dans d'autres détails sur plusieurs autres dépôts de livres moins importans, nous dirons que plusieurs bibliothèques de couvens sont dignes de toute l'attention des savans, qui trouveraient parmi de nombreux ouvrages ascétiques quelques ouvrages fort rares maintenant en Europe. Nous ajouterons également, dans l'intérêt de la statistique et de la géographie, que de précieuses cartes géographiques encore manuscrites gisent à peu près à l'abandon dans plusieurs bibliothèques brésiliennes, et qu'elles doivent être considérées, cependant, comme de précieux documens de l'état ancien du pays, qu'on connaît si mal encore. Je ferai une dernière observation ; c'est que les listes de livres envoyées en Europe semblent avoir été stéréotypées d'avance, et qu'on y demande éternellement le même genre d'ouvrages, comme si le mouvement intellectuel n'avait point subi de grandes modifi-

cations. Il serait surtout à souhaiter que les bibliothèques principales formassent une collection complète des anciens ouvrages écrits en Europe sur le Brésil, et qui commencent à y devenir d'une grande rareté. Ce seraient un jour les archives historiques d'un pays qui semble appelé à de hautes destinées scientifiques et littéraires.

§ *Muséum et cabinet d'histoire naturelle.* Il existe un établissement de ce genre à Rio de Janeiro, et il contient quelques médailles curieuses, ainsi que de beaux échantillons de minéraux; un peu de zèle le rendrait, en peu d'années, aussi riche que nos plus beaux cabinets d'Europe. Nous ne saurions trop appeler l'attention du gouvernement sur la nécessité de recueillir tout ce qui a rapport à l'industrie des indigènes, à leurs moyens de défense, à leurs ornemens. Ces objets, qui ne sont maintenant que de curieuses bagatelles, deviendront un jour de précieuses antiquités.

§ *Journaux.* « En 1828, dit M. Warden, le nombre des journaux était de 25, dont 15 se publiaient à Rio, 3 à Bahia, et les autres à Pernambuco, Saint-Paul, San-João del Rey. Le *Courrier du Brésil*, qui paraît trois fois par semaine à Rio, est écrit en français. Le *Rio Herald* est écrit en anglais. » En 1829, l'assemblée législative a fondé une chaire de langue française dans chacun des établissemens de cours juridiques des provinces de Saint-Paul et d'Olinda; nous rappellerons également que Rio possède un *musée national* établi en 1821, une *académie des beaux-arts*, réorganisée en 1824, dont les professeurs sont Français; une *académie militaire*, une *académie de marine*, une *académie de chirurgie et de médecine*. Les

fils de noirs libres et les mulâtres sont admis dans les écoles.

§ *Jardin botanique.* Il serait vivement à souhaiter que des établissemens de cette nature fussent fondés dans toutes les provinces, où leurs productions seraient variées comme le climat; mais il n'en existe guère qu'à Pernambuco et à Rio de Janeiro. Le jardin botanique de cette capitale doit, dit-on, son origine à un Français appelé par le comte de Linhares pour en diriger la culture sur le pied de la Gabrielle de Cayenne. C'est un des plus beaux établissemens qu'on puisse voir en ce genre; les arbres à épices de l'Orient, les plantes les plus curieuses de l'Europe et de l'Amérique y confondent leurs fleurs et leurs fruits. Il y a dix ans, la culture la plus curieuse et la plus remarquable était celle de l'arbrisseau à thé, qui prospérait alors, mais dont les résultats ne sont pas bien positifs. Le major João Gomez est directeur de ce jardin, où le savant botaniste Leandro do Sacramento, mort il y a peu de temps, faisait son cours. Le temps approche sans doute où l'on adjoindra des professeurs à une foule d'établissemens du même genre qu'on aura fondés sur divers points du littoral et de l'intérieur, non-seulement dans l'intérêt de la science, mais dans celui de l'industrie. Le Brésil est d'une si vaste étendue, son climat est si varié, les communications peuvent un jour devenir si faciles, qu'on verrait, en peu d'années, s'opérer entre les provinces un merveilleux échange des productions les plus utiles et les plus agréables.

§ *Industrie manufacturière.* En général, il y a fort peu d'industrie au Brésil; et cependant, les

progrès qui ont été faits en ce genre depuis dix à douze ans sont immenses. Presque tous les produits chimiques viennent de l'Europe ; néanmoins, on fabrique déjà de fort bonne poudre aux environs de Rio. Les cotons, que l'on récolte en si grande abondance, ne fournissent que des tissus très-rares et très-grossiers, qui ne peuvent jamais entrer en concurrence avec ceux de l'Europe, quoique le sol fournisse des matières premières d'une excellente qualité. L'art du teinturier est complètement dans l'enfance à Rio de Janeiro et à Bahia. Les cuirs bruts, qui, rendus en France et en Angleterre, fournissent des cuirs de première qualité, ne donnent, au Brésil, que des produits extrêmement imparfaits, probablement à cause des procédés qu'on emploie dans les diverses tanneries, où l'écorce du manglier remplace le tan d'Europe : le charronnage et la carrosserie n'ont pas reçu plus de perfection. M. de Saint-Hilaire parle d'une manufacture d'armes établie dans l'intérieur, mais nous ignorons si ses produits se sont accrus depuis quelques années. Il y a en outre, à Rio de Janeiro, une fonderie et une manufacture d'armes où sont occupés plus de 200 ouvriers. Diverses tentatives ont été faites pour établir des verreries et des manufactures de faïence ; jusqu'à présent, ces établissemens n'ont pas pu prospérer suffisamment pour diminuer l'exportation européenne des objets qu'ils fabriquaient. Il y a quelques années, on n'aurait pas trouvé, à Rio de Janeiro, un miroitier ayant l'habileté nécessaire pour mettre une glace au tain, et, dans ce genre, ceux de Bahia et de Pernambuco n'étaient pas plus expérimentés. Dès l'époque de la découverte,

les indigènes s'occupaient avec succès de la fabrication de la poterie : sur plusieurs points, ils sont restés en possession de ce genre d'industrie, dans lequel ils réussissent admirablement. Les briques et les tuiles, dont on fait usage dans l'architecture civile, sont, en général, d'une assez bonne qualité. La chaux s'obtient presque partout des coquilles de mer, que l'on fait brûler. Le petit charbon de bois que l'on confectionne au Brésil pourrait être beaucoup meilleur si l'on employait des procédés différens de ceux qui sont en usage ; le boapeba, l'arco de pipa, le tapinhoa, le grauna, sont les bois qu'on emploie de préférence à sa fabrication. Le gros charbon, employé pour les forges, est fait par des procédés analogues à ceux qu'on emploie en France ; il se vend, en général, 30 pour 100 de plus que le précédent. Les chaudronniers brésiliens ne le cèdent guère aux ouvriers d'Europe, de même que les serruriers taillandiers ; mais les objets qui sortent de leurs mains reviennent à un prix beaucoup plus élevé.

Dans les grandes villes, on compte un certain nombre d'orfévres et de bijoutiers habiles. On s'occupe très-peu de la taille des pierres fines, et elles sont presque toujours envoyées dans leur état brut en Europe, où elles ont singulièrement diminué de valeur : à Rio de Janeiro, du reste, on taille le diamant, et la même ville renferme quelques horlogers que leurs rapports avec un grand nombre d'ouvriers français et anglais perfectionnent nécessairement dans leur art. On peut citer l'adresse des brodeurs et des passementiers. Quoique l'ébénisterie ne s'exerce pas sur un grand nombre d'objets, on ne peut pas s'empêcher

de reconnaître que les ouvriers brésiliens sont fort habiles en ce genre d'industrie. Les luthiers ne fabriquent guère que des guitares à cordes métalliques, et les nombreux pianos dont on fait usage au Brésil viennent presque tous de l'Angleterre et de la France. Quoique l'art du parfumeur n'ait pas encore fait de grands progrès à Rio et à Bahia, on y obtient, de la fleur des orangers, une eau odorante assez estimée. C'est, en général, dans les couvens de femmes qu'on s'occupe de la fabrication de ces confitures qui jouissent, dans le pays, d'une si grande réputation, et dont l'exportation pourra devenir un jour très-considérable. On peut regarder comme une industrie particulière au Brésil, et surtout aux couvens de femmes de Bahia, ces fleurs en plumes qu'on connaît à peine en Europe, et qui forment une des parures les plus recherchées et les plus gracieuses des dames brésiliennes.

§ *Engenhos de asucar* (Moulins à sucre ou Sucreries). — Il est fort difficile de déterminer, même approximativement, le nombre de celles qui existent au Brésil; mais pour en donner au moins une faible idée, nous dirons, avec le prince de Neuwied, qu'au commencement du siècle (1801), on comptait dans la contrée arrosée par le Muriahé et par le Paraïba 280 moulins à sucre, dont 89 étaient très-productifs. En 1819, quelques-uns de ces engenhos produisaient jusqu'à 5,000 arrobas de sucre, indépendamment de l'eau-de-vie. Dans divers districts du bord de la mer, on commence à sentir les avantages qui peuvent résulter de l'emploi des machines à vapeur. Il y a quelques années, néan-

moins, M. de Saint-Hilaire disait des engenhos du Brésil, et nous le répétons avec lui : « On n'observe dans l'art de fabriquer le sucre aucun de ces nombreux perfectionnemens qu'y ont apportés le temps et les progrès des sciences. Je ne veux point parler des procédés inventés récemment pour clarifier et décolorer le sucre, mais de ceux qui sont connus depuis de longues années dans nos colonies ; et pour avoir une idée de ce qu'est aujourd'hui chez les Brésiliens cette fabrication importante, peut-être suffirait-il de lire Pison et Marcgraff, qui écrivaient en 1658. »

§ *Distilleries.*—Les procédés employés dans les nombreuses distilleries du Brésil pour obtenir un rhum grossier désigné sous le nom de *cachaça*, ne sont guère plus perfectionnés que ceux des sucreries : cependant quelques améliorations commencent à se faire sentir dans ce genre d'exploitation, depuis un contact plus habituel avec les étrangers.

§ *Cafeiries.*—C'est dans la province de Rio de Janeiro qu'on récolte le meilleur café, et l'on aura de la peine à croire, d'après le chiffre des exportations, que la culture n'en ait été introduite que depuis environ 60 ans, par un magistrat dont on ignore le nom, mais qui existait sous le gouvernement du comte de Bobadella. En général on récolte et on sèche le café d'une manière vicieuse. Sa couleur se perd faute de soins, et l'on se sert de pilons et de mortiers au lieu de machines propres à le dépouiller de ses enveloppes.

§ *Machines pour séparer le coton de ses graines.*—La machine dont on se sert pour séparer le coton de ses graines est d'une extrême lenteur dans ses opérations, et exigerait de grands perfectionne-

mens. C'est une petite machine portative composée de deux montans sur lesquels sont appuyés autant de cylindres. Ces cylindres ont environ un pied de long, sont gros comme le doigt et très-rapprochés l'un de l'autre. Les paquets de coton étant présentés d'un côté des cylindres, on fait tourner ceux-ci en sens contraire au moyen d'une manivelle : le coton se trouvant pincé par les cylindres et entraîné en tournant, les semences restent du côté où l'on avait présenté le petit paquet. Le *petit arc* dont on se sert pour carder le coton est peut-être plus expéditif que les peignes, mais il ne donne pas des résultats ayant autant de perfection. Il est probable qu'on pourrait ajouter de nombreux perfectionnemens aux presses dont on se sert pour réduire le coton à un moindre volume, et pour l'emballer facilement dans les espèces de caisses de cuir dont on se sert pour l'exporter.

§ *Manjola* ou *Preguiça* (paresse). Cette machine fort simple joue un grand rôle dans l'économie agricole des Brésiliens. Elle est mise en mouvement par une chute d'eau, et sert principalement à séparer le maïs de ses enveloppes. Le *batedor* est une autre machine fort simple qui sert à l'égrener quand il est encore en épis.

Il y a plusieurs moulins à vent aux environs de Rio; mais faute de savoir piquer les pierres des meules, leur mouture est imparfaite.

§ *Construction d'embarcations ; fabrication d'objets de menuiserie et d'ébénisterie.* Nulle part au monde, comme je l'ai déjà dit, il n'y a une telle quantité de bois de construction et de bois propres aux ouvrages les plus délicats de l'ébénisterie. Plusieurs beaux navires ont été construits

au Brésil avec les bois indigènes, et ils se distinguent par leur solidité. On est quelquefois étonné de la prodigieuse longueur des canots qui servent à la pêche le long des côtes, ou à la navigation des fleuves; ces canots sont cependant creusés dans un seul arbre, et les anciens habitans en possédaient qui contenaient jusqu'à cent cinquante guerriers. Une qualité remarquable des bois employés à la charpente des maisons, c'est qu'ils sont beaucoup trop compactes et trop durs pour s'embraser facilement. Nous avons été témoin de plusieurs incendies qui n'ont pas eu de suite à cause de cette circonstance.

Une des choses qui surprennent le plus quand on s'avance à quelques lieues dans l'intérieur, le long des côtes orientales, c'est la perte immense de bois de construction ou d'ébénisterie qui se fait annuellement dans les nouveaux défrichés. Là, on voit confondus, sur un espace de plusieurs lieues, le vinhatico, le vasco d'arruda, le jacaranda, et ces troncs immenses doivent souvent devenir la proie des flammes sans avoir d'autre utilité que de fertiliser, par leurs cendres, le sol qui les portait. On ne doit pas craindre d'affirmer que plusieurs millions de valeurs réelles disparaissent chaque année de cette manière, et que des scieries mises en jeu par la vapeur remédieraient à cet immense inconvénient; mais là encore, comme dans tant d'autres circonstances, il faut répéter : « Ouvrez des routes de communication, abattez les forêts, et ne rendez pas inutiles ces dépouilles du sol le plus riche, faute de moyens d'exportation. » Il faut se rappeler aussi qu'il entre chaque année au Brésil pour

des valeurs considérables de meubles fabriqués avec des bois exotiques, quoiqu'il y ait, à Rio de Janeiro et à Bahia, des ouvriers ébénistes assez habiles; il ne leur manque que de savoir varier leurs modèles, et de mettre leurs prix à un taux moins élevé.

§ *Gouvernement.*—Le Brésil a été élevé au rang d'empire le 12 octobre 1822.

Voici les principaux articles de sa constitution :

L'empire du Brésil est l'association politique de tous les citoyens brésiliens ; ils forment une nation libre et indépendante, qui n'admet avec aucune autre de lien d'union ou de fédération qui s'opposerait à son indépendance.

Son gouvernement est monarchique, héréditaire, constitutionnel, et représentatif.

La dynastie régnante est celle de D. Pedro, dont le fils est empereur actuel, et prend le titre de défenseur perpétuel du Brésil. Il y a une régence.

La religion catholique, apostolique et romaine, continuera d'être la religion de l'empire ; toutes les autres religions seront permises.

Les pouvoirs politiques reconnus par la constitution de l'empire du Brésil sont au nombre de quatre : le pouvoir législatif, le pouvoir modérateur, le pouvoir exécutif et le pouvoir judiciaire.

Les représentans de la nation brésilienne sont l'empereur et l'assemblée générale ; tous ces pouvoirs, dans l'empire du Brésil, sont délégués par la nation.

Le pouvoir législatif est délégué à une assemblée générale, avec la sanction de l'empereur.

L'assemblée générale se compose de deux cham-

bres, la chambre des députés, et la chambre des sénateurs ou sénat.

Le sénat se compose de membres nommés à vie, et il sera formé par des élections provinciales.

La chambre des députés est élective et temporaire. A la chambre des députés seule appartient l'initiative, 1° sur les impôts; 2° sur le recrutement; 3° sur le choix d'une dynastie nouvelle en cas d'extinction de l'ancienne.

Les séances de chaque chambre sont publiques, à l'exception des cas où le bien de l'État exige qu'elles soient secrètes.

Aucun sénateur ou député ne peut être arrêté pendant la durée de son mandat.

On ne peut être en même temps membre de deux chambres.

L'exercice de tout emploi, à l'exception de ceux de ministre et de conseiller d'État, cesse entièrement tant que durent les fonctions de député ou de sénateur.

Les députés touchent, pendant les sessions, une indemnité réglée à la fin de la dernière session de l'assemblée précédente.

L'indemnité des sénateurs est de la moitié plus forte que celle des députés.

Les nominations des députés et sénateurs à l'assemblée générale, et des membres des conseils généraux de province, sont faites par des élections indirectes. La masse des citoyens actifs, dans les assemblées paroissiales, élira les électeurs de province, et ceux-ci les représentans de la nation et des provinces.

Tous ceux qui sont électeurs sont habiles à être députés, excepté ceux qui ne tirent pas de leur

bien, de leur commerce et de leurs emplois, un revenu net de 400,000 r.

Le pouvoir modérateur est délégué à l'empereur, dont la personne est inviolable et sacrée; il l'exerce en convoquant extraordinairement l'assemblée générale, en la prorogeant ou en l'ajournant, en nommant et en dissolvant à sa volonté les ministres d'État, en cassant la chambre des députés, pour en convoquer immédiatement une autre, en pardonnant aux coupables condamnés, etc.

L'empereur est le chef du pouvoir exécutif, et il exerce ce pouvoir par ses ministres d'État.

Les ministres d'État seront responsables.

C'est au mois de janvier 1824 que la constitution dans laquelle se trouvent développées ces principales bases du gouvernement brésilien a été jurée par D. Pédro.

Nous regrettons de ne pas pouvoir offrir ici le chiffre de la liste civile; mais il était dit que la dotation assignée à l'empereur et à l'impératrice devait être augmentée.

§ *Force militaire*. La force militaire a reçu, en peu d'années, de notables augmentations. Balbi la fait monter maintenant à 30,000 hommes. Ce nombre a probablement diminué depuis la cessation des hostilités avec les républiques du Sud. On voit, dans le voyage de M. de Freycinet, qu'en 1817 les différens corps de troupes qui composaient la garnison de Rio de Janeiro étaient les suivans :

Trois régimens d'infanterie de ligne, composés presque entièrement de noirs et de mulâtres.

Deux régimens de ligne portugais.

Un bataillon de chasseurs.

Un escadron de cavalerie composé de huit compagnies.
Un régiment d'artillerie.
Quatre régimens de garde urbaine ou de milice.
L'armée brésilienne, telle qu'elle existe maintenant, est établie sur le modèle de l'armée anglaise. L'infanterie est organisée en brigades qui comprennent de deux à quatre bataillons : la cavalerie, selon le major Schœffer, offre une très-belle tenue ; il y a un régiment composé d'étrangers. L'artillerie est, dit-on, très-bien montée ; les accessoires sont en très-bon état, et elle est traînée par de beaux mulets.

§ *Force maritime.* Nous n'avons pas de documens assez positifs sur l'état actuel de la marine brésilienne pour entrer dans beaucoup de détails à ce sujet ; nous savons toutefois qu'elle a subi quelques augmentations ; en 1830, elle se composait ainsi : 3 vaisseaux de ligne, 9 frégates et 89 navires de différens ports. Les navires marchands sont très-nombreux, et une foule de petites embarcations font continuellement le cabotage le long des côtes. Il n'y a qu'une voix sur les nombreuses améliorations que doit recevoir la marine du Brésil. On a déjà vu combien la nature a été prodigue dans ces contrées de bois de construction, de matériaux pour les cordages, etc. : nul pays au monde n'est plus propre à former d'excellens matelots. Il y a quelques années, l'arsenal de Rio de Janeiro était loin d'avoir reçu tous les développemens auxquels il pouvait prétendre. Ce n'est qu'en 1824 qu'on a installé un chantier de construction dans l'Est du couvent de San-Bento, et que l'on a commencé, à la partie

N. O. de l'île das Cobras, une forme ou bassin pour le radoub des vaisseaux de guerre. Le chantier de San-Salvador est encore fort imparfait, et réclame d'indispensables améliorations.

§ *Pavillon du Brésil.* Il consiste dans un parallélogramme de couleur jaune, formé dans un carré de couleur verte. La couronne impériale, entourée de dix-neuf étoiles représentant les dix-neuf provinces, se trouve placée au centre du parallélogramme jaune.

Nous donnerons également ici l'indication des deux autres pavillons adoptés par Buenos-Ayres et le Paraguay. Le premier consiste dans trois bandes horizontales bleues, avec un soleil au centre. Le second est formé de deux bandes horizontales; celle d'en haut est bleue et celle d'en bas jaune.

§ *Ordre judiciaire.* — Dans toute l'étendue du Brésil, la justice est rendue en première instance par les *juizes ordinarios* et les *juizes de fóra.* Le juiz de fóra, nommé par l'empereur, n'appartenait pas au pays; c'est ce qui l'a fait désigner par le titre de juiz de fóra, juge du dehors (1). Le juiz ordinario (juge ordinaire) est choisi par le

(1) Il y a dans chaque village un officier de justice subordonné au *juiz de fóra.* On l'appelle *juiz da vintena*, juge d'une vingtaine de ménages. Les *juizes do povo*, juges du peuple, sont des hommes pris dans la classe du peuple, qu'ils représentaient auprès de l'autorité supérieure; mais cette magistrature n'existe plus guère que de nom. L'*almotacel* remplit des fonctions analogues à celles des commissaires de police, mais sans recevoir d'appointemens.

peuple entre les citoyens les plus recommandables; on en appelle en seconde instance aux *ouvidores*. L'ouvidor est un magistrat nommé par le gouvernement et payé par lui; il fait sa résidence dans le chef-lieu d'une comarca. Les ouvidores ont un greffier particulier désigné sous le nom d'*escrivão da ouvidoria*. On peut appeler des jugemens du juiz de fóra et de l'ouvidor d'une comarca à la cour suprême de Rio de Janeiro, *casa da supplicação*, composée du président, *regedor das justiças*, d'un chancelier et de dix-huit magistrats, désignés sous le titre de *desembargadores*, dont huit sont nommés *aggravistas* et les dix autres *extravagantes*. Outre ces magistrats, auxquels se trouve confiée la marche ordinaire des affaires, il y a dans chaque village des *commandans* remplissant des fonctions analogues à celles de nos maires; ils sont nommés par les *capitães-mores*. Le capitão-mor est un chef à la fois civil et militaire, à la place duquel est attachée souvent beaucoup de considération. Le *corregedor* est une espèce de bailli ou de premier officier de justice, chargé d'inspecter les bourgades soumises à sa juridiction, et de veiller à ce que les autres officiers de justice remplissent leur devoir.

§*Administration publique.—Senado da camara*, sénat de la chambre. Ce tribunal équivaut à nos municipalités; les membres de la camara (*camaristas*) sont élus par les citoyens; le trésorier est appelé *procurador*; trois autres membres sont désignés sous le nom de *vereadores* (1); ils font éle-

(1) Le mot *verear* signifie gouverner.

ver les enfans abandonnés, veillent à l'entretien des chemins, à la construction des ponts sur les grandes routes, etc. Le juiz de fóra fait exécuter leurs décisions. La camara subvient à ses dépenses au moyen de certains droits que lui abandonne le gouvernement.

§ *Tribunaux.* — *Conselho supremo militar* (suprême conseil militaire), institué en 1808. Ce tribunal examine tout ce qui est relatif à l'armée de terre et de mer, ainsi qu'aux prises; il s'adjoint quelquefois des magistrats civils du premier rang.

§ *Meza do dezembargo do paço.* C'est une cour souveraine, chargée de l'expédition des grâces et des priviléges; entre autres fonctions importantes, c'est à elle qu'il appartient d'accorder la révision des jugemens, d'émanciper les mineurs, de faire rendre les biens à ceux qui en ont été dépouillés.

§ *Meza da consciencia et ordens* (bureau des affaires ecclésiastiques et des ordres militaires). — Le titre de ce tribunal fait connaître suffisamment ses attributions.

§ *Casa da supplicação.*—Cette haute cour de justice, dont nous avons déjà parlé, occupe le premier rang avec la meza do dezembargo do paço; elle connaît en dernier ressort des affaires judiciaires, et de tous les procès des citoyens, tant au civil qu'au criminel.

§ *Relação*, cour de justice.—Il existe des cours de ce genre à Bahia, à Pernambuco, au Pará, etc., et dans toutes les grandes villes capitales de province. On appelle de leurs décisions à la casa da supplicação, qui siége à Rio de Janeiro.

Il y a plusieurs autres tribunaux qui ont plus

ou moins rapport avec l'administration ministérielle, et que les bornes de cet ouvrage ne nous permettront que d'indiquer sommairement : tels sont l'*erario regio*, trésor royal, et le *conselho da fazenda*, conseil des finances, qui préside à l'administration des biens de la couronne, et qui est chargé de l'apurement des dettes passives et actives; la *junta do commercio*, *agricultura*, *fabricas e navegacão* (direction générale du commerce, de l'agriculture, des fabriques et de la navigation), qui a toutes les attributions d'un tribunal de commerce, et dont les membres sont choisis parmi les magistrats et les négocians instruits; la *junta da bulla da cruzada* (junte de la bulle et de la croisade), qui perçoit la rétribution de ceux qui réclament certaines dispenses ecclésiastiques.

§ *Tribunal ecclésiastique.* — Nous avons parlé plus haut d'une juridiction civile appartenant au clergé; elle est confiée à un ecclésiastique nommé *vigario da vara*, et l'on peut appeler de ses décisions au vicaire général du diocèse (*vigario geral*). Lorsque, dans un procès entre un prêtre et un laïque, le laïque est demandeur, la cause se plaide devant le juge ecclésiastique que nous venons de nommer. Le vigario da vara est, en outre, *juiz dos casamentos*, juge des mariages. On ne peut pas contracter d'union sans consentement, quoique les parties soient parfaitement d'accord, dit M. de Saint-Hilaire, à qui nous empruntons ce curieux document; il faut nécessairement qu'il se forme un procès devant le vigario da vara, et le résultat de ce procès bizarre est une provision que l'on paie 10 à 12,000 r., environ 63 à 75 fr., ou davantage, et qui autorise le curé à marier les deux

parties (1). Quelquefois ces frais montent à 30,000 et 50,000 reis ou davantage; le savant voyageur fait observer avec justesse que, par cette législation vicieuse, les indigens sont entraînés à vivre dans un coupable désordre.

§ *Registres de l'état civil.*—Ils étaient naguère confiés au pouvoir ecclésiastique ; mais ils ont été depuis remis entre les mains du pouvoir civil.

§ *Traitement de l'ordre judiciaire.*—Nous ignorons s'il y a eu quelques réformes dans cette branche de l'administration; mais il y a quelques années seulement, les juges cumulant plusieurs emplois de la magistrature avaient un revenu beaucoup plus considérable que celui attaché à leur traitement. Un juiz de fóra, en qualité de juge proprement dit, ne touche que 400,000 r. (2,500 fr.), et le revenu total de celui de Villa Rica s'élevait naguère à 800,000 cruzades, équivalant à 25,000 fr. Le traitement d'un ouvidor est de 500,000 reis (3,125 fr.), et son revenu effectif est souvent quadruplé.

Les membres (camaristas) de l'espèce de municipalité connue sous le nom de camara, sont censés remplir leurs fonctions gratuitement; mais sous le nom de *propina*, on leur accorde une gratification qui est prise sur les revenus de la camara, et qui varie suivant les districts. Ainsi, par exemple, les camaristas de Villa do Principe reçoivent 40,000 r. (250 fr.); ceux de Caeté, 60,000 r. (375 fr.). Chaque camara a un greffier qui touche des appointemens et n'a point de voix dans

(1) *Voyage au Brésil*, t. I, p. 176.

le conseil; cet office est un de ceux qui, tous les trois ans, se mettent à l'enchère à Villa Rica (1).

§ *Législation relative aux Indiens.* — Dans les premières années de la conquête, aucun réglement positif n'émanait de la métropole pour protéger les Indiens ou pour s'opposer à leur destruction. Durant leurs guerres avec les Portugais, ils étaient fréquemment réduits en esclavage et conduits d'une capitainerie dans une autre, pour que leur asservissement présentât plus de sécurité. Ceci pouvait bien être considéré comme une sorte de traite, et plusieurs tribus disparurent sous ce régime. En 1570, un réglement de Sébastien essaie de le modifier, et déclare les Indiens libres : il est sans exécution. En 1595, un édit de Philippe II réduit à dix ans le nombre des années de captivité que devaient garder les Indiens quand ils étaient condamnés à l'esclavage. En 1605, un nouveau réglement déclare les Indiens libres. L'année 1609 voit paraître de nouvelles ordonnances en leur faveur. En 1611, des peines graves sont infligées à ceux qui se trouveraient en contravention avec les lois favorables aux indigènes. Ce n'est toutefois qu'en 1755, sous le ministère de Pombal, que les aborigènes ont été déclarés définitivement libres.

§ Législation relative aux noirs. — § *Noirs esclaves.* Dans la population générale du Brésil, les noirs esclaves (*pretos cativos*) forment, comme on l'a vu, un total de 1,136,669 individus, et cette population a continué d'être alimentée par la

(1) Aug. Saint-Hilaire, *Voyage au Brésil*, t. I, p. 371.

traite jusqu'à l'époque où nous sommes parvenus, et à laquelle, d'après les conventions diplomatiques qu'on maintiendra sans doute, ce commerce doit finir. Selon un auteur anglais bien informé, en 1800, les Espagnols et les Portugais transportèrent dans leurs possessions d'outre-mer 70,000 à 80,000 esclaves africains. On se convaincra que de nos jours ce nombre commence à diminuer, puisqu'en 1825 M. Bonifacio de Andrada affirmait qu'il entrait annuellement au Brésil 40,000 Africains. Ce chiffre s'élevait beaucoup plus haut du temps des compagnies de Pará et Maranhão; il montait, dit-on, à 100,000. Nous ajouterons que dans le transport la mortalité devait être effrayante, puisque, d'après les renseignemens de Raymundo Jalama, employé aux comptoirs d'Afrique, sur 10 à 12,000 noirs qui descendaient il y a environ vingt ans à Loanda pour être exportés dans les colonies portugaises, il n'en arrivait souvent que 6 à 7,000 au Brésil (1).

Il n'y a cependant point de législation proprement dite appliquée aux noirs esclaves, et il est sans doute horrible de penser que le sort de tant d'infortunés dépende le plus souvent du bon plaisir du maître. Cependant il existe certaines conventions locales, ayant presque force de lois. En quelques endroits, il est permis aux noirs de travailler deux jours par semaine dans la portion de terrain consacrée à leur usage. Les noirs parviennent fréquemment à se racheter, et alors ils jouissent de tous les droits de citoyens : toutefois, ils

(1) Memorias economicas, publicadas por ordem da academia real de Lisboa.

étaient exclus de la prêtrise (1) et des emplois civils ou militaires, à moins qu'ils ne remplissent un grade dans les régimens de noirs fondés dès le XVIIe siècle.

§ *Législation des mines.*—Ce fut en 1695 que les Paulistes envoyèrent au roi D. Pedro II les premiers échantillons de minerais d'or trouvés à Minas Geraes; il ne paraît pas qu'à cette époque on ait donné d'autre soin à l'extraction du métal que de nommer un *provedor* du *quint* (directeur de l'impôt). L'exploitation fut laissée libre aux explorateurs. Ce fut six ans après qu'on forma une administration, et qu'on ouvrit des routes afin que l'impôt fût plus complétement payé à la couronne. Déjà, en 1713, la population s'était engagée à payer au fisc royal un impôt annuel de 30 arrobas d'or. Ce réglement fut en vigueur jusqu'en 1716. En 1717, la population de Minas s'étant singulièrement accrue, et les contributions étant fort mal réparties, des plaintes s'élevèrent, et il fut décidé, en 1719, qu'une fonderie royale serait établie pour que tout l'or trouvé à Minas y fût fondu, et qu'on prélevât exactement le quint. En 1735, un gouverneur changea la forme de l'impôt et établit la capitation, ce qui amenait infailliblement la ruine de tous ceux qui ne recueillaient pas d'or. Cette capitation ne fut abolie qu'en 1751. M. d'Eschwege admet, comme cause de la décadence des mines, deux points principaux, savoir : l'abandon illimité aux habitans des

(1) On rencontre quelquefois au Brésil des ecclésiastiques noirs, mais ils ont reçu les ordres à Saint-Thomé.

mines d'or sans inspection de leurs travaux, puis l'absence absolue de lois sur les mines.

Selon M. d'Eschwege, le quint royal monta pour l'or, à Minas Geraes, jusqu'à 118 arrobas; et cela, en 1753; malgré l'augmentation de la population, ce rapport a été tellement en diminuant, que, vers 1815, les mines ne rendaient au gouvernement guère plus de 20 arrobas.

Du reste, la législation des mines est trop compliquée pour recevoir ici tous les éclaircissemens qui seraient nécessaires, et nous engageons ceux de nos lecteurs qui voudraient avoir plus de renseignemens sur cet objet important, à consulter les documens précieux contenus dans MM. Aug. de Saint-Hilaire, Mawe et Menezes de Drummond, ainsi que dans le journal du Brésil, publié par M. d'Eschwege.

§ *De la poudre d'or considérée comme monnaie.* On frappait autrefois monnaie à Villa-Rica, et des pièces d'or étaient mises en circulation dans Minas Geraes; cette monnaie ayant été contrefaite, il ne fut plus permis d'émettre dans le commerce que la poudre d'or. On s'aperçut bientôt que cet objet d'échange, d'ailleurs fort incommode (1), était souvent falsifié au moyen d'un sable brillant nommé *ogó*. Cet inconvénient fit créer des billets appelés *de permuta;* des maisons de change, désignées sous le nom de *casas de permuta*, les délivrent en échange de la poudre d'or; ils ont une valeur d'un vintem d'or à une demi-oitava, et circulent dans toute la province;

(1) Le voyageur était dans la nécessité de porter toujours avec lui de petites balances.

les cabaretiers conservent seuls la faculté de recevoir en paiement de la poudre d'or jusqu'à concurrence d'une somme de 4 oitavas, valant 30 fr. Les casas de permuta ne prennent également l'or en poudre que jusqu'à la valeur de 4 oitavas; au-dessus de cette somme, on doit s'adresser aux employés du gouvernement, qui, en prélevant le quint, vous délivrent un papier attestant la valeur numérique du métal.

On compte en vinteis d'or et en oitavas, à cause de cette circulation perpétuelle de la poudre d'or qui avait lieu dans les Mines. Ce ne sont que des représentans en valeur des poids du même nom: le vintem d'or vaut 37 reis; le vintem de Portugal, adopté dans les autres provinces, n'a qu'une valeur de 20 reis; l'oitava (monnaie de compte) équivaut à 1,200 reis. On ne peut pas apporter aux intendances moins de huit oitavas pour en recevoir des lingots en échange; comme ces lingots, quand ils étaient délivrés au propriétaire, avaient reçu l'empreinte des armes de Portugal et d'une sphère armillaire, on pouvait les regarder comme une espèce de monnaie, d'autant mieux que le poids du lingot est également gravé dessus: un certificat appelé *guia* doit néanmoins l'accompagner dans la circulation. Cependant, comme, en outre des 20 pour 100 que le gouvernement gagne sur l'or, il a un bénéfice de 18 pour 100 dans cette espèce de monnayage et de 2 pour l'essayage, il se fait une contrebande active; et des valeurs considérables sont soustraites aux droits.

§ *Teintes diverses et titre de l'or.*—A ces renseignemens curieux nous en ajouterons quel-

ques-uns sur sa couleur et sa qualité ; ils nous sont offerts par M. de Saint-Hilaire et par MM. Spix et Martius. L'or de Villa do Principe, et en particulier celui de l'Arassuahi, est d'une belle couleur ; un jaune superbe distingue celui de Minas Novas. Les mines d'Itabira, de Mato Dentro, fournissent de l'or de toutes les nuances, depuis le beau jaune jusqu'à la teinte de plomb. Malgré la pureté remarquable de l'or de *Cocaes* et d'Inficionado, sa teinte est pâle et se rapproche quelquefois de celle du cuivre.

L'or de Minas Novas est généralement à 24 karats ; celui des environs de Sabará est de 22 à 23 karats, terme moyen ; de Congonhas, de Sabará en particulier, de 18 à 19 karats ; de Villa Rica, de 20 à 23 karats ; de Santa-Anna, près Itabira, à 23 karats. Nous n'avons pas pu nous procurer de renseignemens sur le titre de l'or de Tijuco, du Mato-Grosso et de Goyaz.

§ *Clergé.*—Le clergé du Brésil est nombreux, et il compte dans son sein quelques hommes instruits. Le Brésil a un archevêque qui réside à Bahia, six évêques et deux prélatures (*prelazias*) (1). L'évêque de Rio de Janeiro est *cappellão-mor* (grand aumônier de l'empire), il relève de l'archevêque de Bahia. Chaque paroisse est desservie par un *vicario* (vicaire), titre que l'on donne aux curés, et il y a près d'eux un certain nombre de prêtres habitués ; ils sont payés par le gouvernement, et ne perçoivent plus la dîme.

(1) *Voy.* Casado Giraldes, Tratado completo de Geographia, t. I, p. 171. Il donne un tableau des premiers évêques.

§ *Dîme.*—Le clergé séculier percevait autrefois la dîme de tout ce que les terres produisaient; comme il existait peu de défrichés, il trouva son revenu beaucoup trop modique, et céda la dîme au gouvernement, qui s'engagea à payer aux curés la somme de 200,000 reis (environ 1,250 fr.). On conçoit que la culture des terres allant toujours en s'accroissant, le gouvernement a trouvé d'énormes bénéfices dans cette transaction.

§ *Constitution de Bahia.* — La somme allouée aux curés ne leur suffisant pas, dans la province de Bahia, pour faire desservir les succursales qui ne tardèrent pas à se multiplier, les propriétaires convinrent de payer à leurs pasteurs 40 reis (25 c.) pour eux-mêmes et pour leurs femmes, et 20 reis (12 c. 1/2) pour chacun de leurs enfans ou pour chaque tête d'esclave. Cette convention fut désignée sous le nom de *constitution de Bahia*; elle s'appliqua bientôt à plusieurs provinces, et entre autres à celle des Mines, où les curés parvinrent même à introduire l'usage de se faire payer 300 reis (1 fr. 95 c.) par chaque communiant. Il en résulte qu'il n'est pas rare de voir dans l'évêché de Marianna des cures qui rapportent jusqu'à 8 ou 9,000 cruzades, en y comprenant le casuel (1) : depuis l'arrivée du roi Jean VI, on exigeait toutefois pour l'entretien de la chapelle royale une portion de la première année du revenu des curés, en calculant ce revenu sur le pied de 300 reis par communiant.

§ *Détails sur le traitement du clergé séculier.*—

(1) *Voyez* Auguste Saint-Hilaire, *Voyage au Brésil*, t. 1, p. 171.

Nous n'avons pas pu nous procurer de renseignemens bien positifs à cet égard, relativement aux évêchés du littoral; mais M. Auguste de Saint-Hilaire, en présentant des renseignemens sur l'intérieur que nous joindrons à ceux de Balbi, comblera en partie la lacune.

Le savant géographe fait monter les traitemens des personnes employées dans la chapelle royale à 43,562,556 reis. L'évêque de Marianna perçoit un revenu de 18 à 20,000 cruzades, et le chapitre de la même ville, qui se compose de quatre chanoines et de douze dignitaires, est rétribué ainsi qu'il suit : l'archidiacre reçoit du gouvernement 500,000 reis (3,125 fr.); les autres dignitaires, 400,000 reis (2,500 fr.) : les simples chanoines ont un traitement de 300,000 reis (1,875 fr.)

§ *Charges du clergé.*—Il y a peu d'années encore, les cures se donnaient au concours. Les curés peuvent avoir des vicaires qui résident avec eux dans le chef-lieu des paroisses; ils les salarient. Comme il y a des paroisses de 80 et 100 lieues d'étendue, les réglemens obligent encore les curés à placer à leurs frais un desservant de lieue en lieue; mais cette convention est illusoire, et reste sans exécution, de même que celle qui oblige le clergé à se charger de la réparation des églises.

§ *Juridiction ecclésiastique.*—Le clergé brésilien a, dans certains cas, une juridiction civile. *Voy.* Tribunal ecclésiastique.

§ *Clergé régulier.*—Il y a un grand nombre de moines au Brésil; mais il ne nous a pas été possible de nous procurer des renseignemens positifs sur la statistique des couvens. Presque tous les religieux du Brésil appartiennent aux ordres sui-

vans : bénédictins, carmes chaussés, franciscains, religieux de la Merci, augustins déchaux, etc.

§ *Couvens.* — M. Casado Giraldes dit que chacun des ordres cités a deux couvens, tandis que les capucins, les franciscains de l'ordre de la Conception, les pères de la congrégation de l'Oratoire, n'en ont qu'un. Dans la capitale seulement on compte trois couvens d'hommes, et deux de filles, appartenant aux ordres des carmélites déchaussées de la réforme de sainte Thérèse, et des franciscaines de la Ajuda ; et il y en a une multitude d'autres dans les diverses capitales des provinces. Il n'existe néanmoins aucun couvent dans la province des Mines ; l'entrée de cette riche province a été toujours fermée aux religieux des divers ordres, et il ne faut pas considérer comme moines les confrères du Mont-Carmel et de Saint-François qui ont des espèces de monastères à Marianna, mais qui ne sont que de simples laïques appartenant à tous les états. Les moines de l'ordre des bénédictins passent au Brésil pour être les plus riches et en même temps les plus instruits ; ils ont des habitations, des métairies, des sucreries, et une foule d'esclaves : ceux de Rio font même, à ce que l'on prétend, un commerce étendu avec l'Inde.

§ *Dette de l'Etat.* — Les derniers documens qui nous sont parvenus à ce sujet sont de 1829 ; il paraît qu'en 1827 la dette du Brésil s'était singulièrement accrue. Voici ce que dit à ce sujet M. de Monglave dans les pièces justificatives de la correspondance officielle de D. Pedro.

« Son excellence prétend que la recette de 1826 offre en sa faveur un solde d'un million 500 cru-

zades (3,760,000 fr.); de l'autre, elle annonce que la recette de 1827 présentera un déficit de 5,150,133,446 reis (31,350,000 fr.). Dans un cahier que le même ministre soumit à l'assemblée constituante, il évaluait la dette passive du trésor de Rio de Janeiro, jusqu'à la fin de juin 1823, à 12,055,582,456 reis (75,300,000 fr.). Il existait alors, selon lui, dans les caisses du trésor, près de 3 millions de fr. en 1826. Trois ans après la présentation du premier cahier, il portait la dette passive à 36,325,885,588 reis (227,036,000 fr.), et il ne disait pas quel était le solde existant dans les coffres du trésor, tandis qu'il parlait d'un déficit si effrayant pour l'année suivante. Le prince supposait que la recette de Rio de Janeiro était, en 1822, égale à 8,000,000 de cruzades (20,000,000 fr.). Le ministre prétend que la recette de Rio de Janeiro s'est élevée, en 1825, à 6,580,112,166 reis (41,130,000 fr.). Donc, en quatre ans, la recette du trésor de Rio de Janeiro a plus que doublé son produit, et la dette passive s'est plus que triplée dans les trois années seulement qui se sont écoulées de 1823 à 1826. »

Nous ajouterons que les changemens qu'a dû subir l'administration ont dû remédier à cet effrayant budget. Dans sa balance politique du globe, M. Balbi fait monter le revenu net du Brésil à 62,500,000 fr., et la dette à 233,000,000. Voici, du reste, un tableau important qui établira d'une manière positive le budget des dépenses générales du Brésil, et celui des recettes. Ce précieux document est de 1829, et n'a pas dû subir de tels changemens qu'il ne puisse point servir de guide encore maintenant.

BUDGET DES RECETTES GÉNÉRALES DE L'EMPIRE DU BRÉSIL POUR L'ANNÉE 1829 (1).

PROVINCES.	DOUANES et consulats.	DÎMES, subsides et autres menus droits.	IMPÔT foncier, droits de mutation et demi-droits de mutation.	IMPÔTS divers.	DIAMANS et bois du Brésil.	CINQUIÈME de l'or et produit des hôtels de monnaie.	PERCEPTION des sommes dues au gouvernement.	REVENUS extraordinaires, dépôts et domaines.	TOTAL.
	Reis.	Reis.	Reis.	Reis.	Reis.	Reis.	Reis.	Reis.	Reis.
Rio de Janeiro.	3,100,000,000	655,968,000	337,120,000	555,063,000	80,000,000	1,660,436,000	20,820,000	276,253,000	6,685,665,000
Espirito-Santo.	217,000	9,040,000	19,188,000	25,611,000	» »	» »	1,090,000	12,000	55,158,000
Bahia.	987,538,000	454,280,000	80,869,000	205,907,000	» »	43,568,000	30,297,000	1,485,000	1,803,944,000
Seregipe.	» »	60,692,000	3,886,000	11,533,000	» »	» »	» »	1,000,000	77,111,000
Alagoas.	5,235,000	74,963,000	4,174,000	6,983,000	» »	» »	» »	12,696,000	104,051,000
Pernambuco.	554,366,000	395,895,000	50,522,000	158,551,000	52,160,000	» »	29,772,000	75,479,000	1,316,745,000
Rio-Grande do Norte . .	600,000	25,314,000	1,208,000	2,632,000	52,160,000	» »	4,568,000	13,314,000	99,796,000
Parahiba.	3,900,000	106,107,000	3,200,000	10,522,000	156,480,000	» »	5,224,000	3,000 000	288,433,000
Piauhy.	1,358,000	87,624,000	3,060,000	12,590,000	» »	» »	7,948,000	13,213,000	125,793,000
Ciará.	25,146,000	36,556,000	3,353,000	25,806,000	» »	» »	11,156,000	2,000,000	104,017,000
Maranhão	254,624,000	308,979,000	33,823,000	38,457,000	» »	» »	60,000,000	3,500,000	699,383,000
Pará	81,200,000	119,009,000	13,000,000	62,049,000	» »	» »	11,174,000	8,200,000	294,632,000
Minas-Geraes	105,000,000	125,000,000	46,200,000	108,340,000	» »	106,000,000	133,441,000	19,500,000	643,481,000
Goyaz	1,800,000	10,200,000	3,610,000	6,235,000	» »	30,000,000	7,501,000	220,000	59,566,000
Mato-Grosso.	66,000	6,500,000	2,564,000	9,343,000	» »	7,000,000	1,362,000	3,576,000	30,411,000
S.-Paulo	21,829,000	78,698,000	27,059,000	238,741,000	» »	25,000,000	4,412,000	7,925,000	403,664,000
S.-Catharina	5,120,000	10,000,000	6,333,000	11,517,000	» »	» »	» «	329,000	33,299,000
Rio-Grande	120,000,000	88,000,000	48,000,000	254,800,000	» »	» »	9,235,000	» »	520,035,000
Cisplatina	459,200,000	» »	» »	3,850,000	» »	» »	44,000	650,000	463,744,000
SOMMES.	5,725,199,000	2;652,825,000	687,174,000	1,748,530,000	340,800,000	1,872,004,000	338,044,000	442,352,000	13,808,928,000

(1) Bulletin des Sciences géographiques, par M. le baron de Férussac, vol. XVIII, p. 145 et 146. (Articles communiqués par M. Balbi.)

BUDGET DES DÉPENSES GÉNÉRALES DE L'EMPIRE POUR LA MÊME ANNÉE.

PROVINCES.	MINISTÈRES					TOTAL.	TOTAL DE LA RECETTE.	SOLDE.	DÉFICIT.
	DE L'EMPIRE.	DE LA JUSTICE.	DE LA MARINE.	DE LA GUERRE.	DES FINANCES.				
	Reis.	Reis.	Reis.	Reis.	Reis.	Reis.	Reis.	Reis.	Reis.
Rio de Janeiro.	361,293,000	168,948,000	3,323,365;000	2,019,218,000	4,716,845,000	10,589,669,000	6,685,665,000	» »	3,904,004,000
Espirito-Santo.	13,992,000	4,576,000	4,671,000	33,872,000	2,910,000	60,021,000	55,158.000	» »	4,863,000
Bahia	91,090,000	67,370,000	425,850,000	496,301,000	483,494,000	1,564,114,000	1,803,944,000	239,830,000	» »
Seregipe	16,565,000	2,331,000	» »	33,003,000	6,797,000	58,696,000	77,111,000	18,415,000	« »
Alagoas	5,000,000	4,978,000	32,050,000	65,966,000	6,623,000	114,617,000	104,051,000	» »	10,566,000
Pernambuco.	92,240,000	26,284,000	133,291,000	342,639,000	539,939,000	1,134,393,000	1,316,745,000	182,352,000	» »
Rio-Grande do Norte . .	11,733,000	2,647,000	2,070,000	66,200,000	7,610,000	90,260,000	99,796,000	9,536,000	» »
Parahiba.	31,109,000	3,503,000	244,000	118,926,000	7,762,000	161,544,000	288,433,000	126,889,000	» »
Piauhy.	9,740,000	2,434,000	» »	64,615,000	11,188,000	87,977,000	125,793,000	37,816,000	» »
Ciará.	37,497,000	5,759,000	7,170,000	80,107,000	27,796,000	158,329,000	104,017,000	» »	54,312,000
Maranhão	25,986,000	36,217,000	50,715,000	206,933,000	318,648,000	638,499,000	699,383,000	60,884,000	» »
Pará	16,842,000	34,053,000	91,801,000	210,738,000	29,913,000	383,347,000	294,632,000	» »	88,715,000
Minas-Geraes	98,373,000	40,983,000	» »	181,428,000	115,591,000	436,375,000	643,481,000	207,106,000	» »
Goyaz	16,777,000	10,665,000	» »	41,553,000	19,501,000	88,496,000	59,566,000	» »	28,930,000
Mato-Grosso.	12,000,000	5,455,000	» »	81,056,000	10,965,000	109,476,000	30,411,000	» »	79,065,000
S.-Paulo.	50,000,000	34,724,000	29,869,000	222,282,000	73,749.000	410,624,000	403,664,000	» »	6,960,000
S.-Catharina.	10,340,000	3,564,000	16,866,000	92,600,000	15,545,000	138,915,000	33,299,000	» »	105,616,000
Rio-Grande do Sul . . .	15,832,000	7,673,000	30,800,000	1,661,600,000	103,902,000	1,819,807,000	520,035,000	» »	1,299,772,000
Cisplatina	9,168,000	26,493,000	3,160,000	1,139,863,000	47,802,000	1,226,486,000	463,744,000	» »	762,742,000
SOMMES. . . .	925,586,000	488,657,000	4,151,922,000	7,158,900,000	6,546,580,000	19,271,645,000	13,808,928,000	882,828,000	6,345,545,000

RÉPUBLIQUE ORIENTALE

DE L'URUGUAY.

« § Position astronomique. *Longitude occidentale*, entre 55° et 61°. *Latitude australe*, entre 30° et 35°.

« Confins. Au *nord*, l'empire du Brésil; à *l'est*, l'empire du Brésil, et le territoire neutre, espace de terrain compris entre la lagune de Merim et l'Océan Atlantique, ensuite cet Océan. Au *sud*, l'Océan Atlantique et le Rio de la Plata. A l'*ouest*, l'Uruguay qui le sépare des états d'Entre-Rios et de Corrientes, compris dans la confédération du Rio de la Plata.

« Fleuves. Plusieurs grands fleuves arrosent les vastes solitudes qui composent ce nouvel état. Les principaux sont les suivans :

« Le Rio de la Plata, il baigne Colonia del Sacramento, Montevideo et Maldonado. Son principal affluent, dans cet état, est l'*Uruguay*, qui passe par Soriano ou San Domingo Soriano; celui-ci est grossi à la gauche par le *Rio-Negro* qui traverse tout l'état de l'est à l'ouest.

« Le Cebollati, qui prend sa source dans les montagnes de Barriga-Negra, dans le district de

Conception de Minas, et, après avoir traversé dans la direction de l'ouest à l'est la partie sud-est de cet état, se rend dans la lagune de Merim.

« Division et topographie. Les vastes solitudes qui composent le territoire de cet état formaient partie de la vice-royauté de Buenos-Ayres, sous le nom de *Banda orientale*. Après avoir été régie pendant neuf ans par le féroce et cruel Artigas, qui attaqua Buenos-Ayres, envahit l'Entre-Rios, souleva Santa-Fé, arma les Indiens du Grand Chaco et désola le Paraguay par des actes inouïs de barbarie, cette contrée, autrefois si florissante, fut envahie par les Portugais et réunie au Brésil sous le titre de *Provincia Cisplatina*. Séparée de cet empire par un article du traité de paix conclu dernièrement entre le Brésil et Buenos-Ayres, elle fut déclarée indépendante, et prit le titre de *république orientale de l'Uruguay*. On la connaît aussi sous le nom de *Nouvel état oriental de l'Uruguay*. D'après la nouvelle organisation qu'elle vient de se donner, tout le territoire de la république est partagé en neuf départemens qui prennent le nom de leurs chefs-lieux respectifs; ces départemens sont : *Montevideo*, *Maldonado*, *Canelones*, *San-José*, *Colonia*, *Soriano*, *Paisandu*, *Duragno*, *Cerro Largo*.

« Montevideo, chef-lieu du département de son nom, est la capitale de la république; elle est bâtie en amphithéâtre sur la rive gauche du Rio de la Plata, et sur une petite péninsule; son port, regardé comme le meilleur de la Plata, est exposé à toute la violence des vents d'ouest nommés *pamperos*. Le plan de la ville est régulier; les maisons, bâties en briques et couvertes d'une terrasse, n'ont

la plupart qu'un seul étage; les rues ne sont pas pavées. Par un article de la paix conclue entre le Brésil et Buenos-Ayres, ses fortifications, qui étaient considérables, doivent être démolies ainsi que celles de Colonia. Peu de villes de l'Amérique ont plus souffert que Montevideo. Son commerce, jadis si florissant, est réduit au quart de ce qu'il était, et sa population, qu'on portait jusqu'à 26,000 habitans, ne s'élève plus qu'à environ 10,000 âmes.

« Toutes les autres villes sont très-petites. Voici les plus remarquables : Colonia (Colonia del Sacramento), importante par son port sur le Rio de la Plata et par ses fortifications qui, comme nous venons de dire, doivent être démolies; Maldonado, à l'embouchure du Rio de la Plata, avec un port; Florida, dans l'intérieur, remarquable parce qu'elle a été le siége du gouvernement de l'état pendant la dernière guerre contre le Brésil (1). »

(1) Le territoire qui a été l'objet de si vives contestations étant constitué en république depuis quelque temps, nous n'avons pas cru pouvoir mieux terminer l'histoire géographique du Brésil qu'en empruntant au livre du savant Balbi cette dernière citation. Je devais déjà à l'obligeance de cet habile géographe l'indication des nouvelles divisions qu'il a reproduites depuis dans ce livre d'un si prodigieux labeur, auquel sa modestie a donné le nom d'*Abrégé*, et qui sera bientôt, aux yeux des savans, le guide géographique le plus complet de notre temps.

LISTE ALPHABÉTIQUE

DE QUELQUES TERMES TECHNIQUES

EMPLOYÉS DANS CET OUVRAGE.

ABROLHOS, nom donné à certains écueils de la côte orientale. C'est un *composé* qui s'adresse aux navigateurs et qui signifie *ouvre les yeux*.

ALDEA, aldée, village ou hameau.

AMAZONIE. On désigne ainsi quelquefois le vaste pays baigné par le fleuve des Amazones.

ARRAYAL. Ce mot signifiait littéralement *camp, retranchement;* il désigne maintenant une certaine portion de territoire, un district.

ATTÉRAGE, abord de la terre.

BAGACES, partie ligneuse de la canne à sucre dont on a complétement exprimé le jus.

BANDA. Ce mot espagnol signifie *côte bande*; on a désigné sous le nom de *banda oriental* les vastes solitudes qui composent maintenant la *république orientale de l'Uruguay*, et qui faisaient partie de la vice-royauté de Buenos-Ayres; elle a été réunie un moment au Brésil sous le nom de *provincia Cisplatina*.

BANDEIRAS. Espèce de caravanes des habitans de Saint-Paul; elles étaient désignées par leur bannière. *Bandeirinha* est un diminutif. (*Voyez* aussi la définition de la page 19, 1re partie.)

BOURRASQUE. Tourbillon de vent.

CABOTAGE. Commerce fait sur les côtes par de petits bâtimens.

CANASTRA. Panier, corbeille d'osier; *serra da canastra*, montagne du panier.

CAPITAINERIE, en portugais *capitania*. On désignait ainsi les diverses provinces du Brésil. Un *capitão-geral* (capitaine général) gouvernait ce pays pour le Portugal.

CARAVANE. Mot d'origine persane; il désigne une troupe de marchands pélerins, de voyageurs se réunissant ordinairement pour traverser des lieux dangereux ou peu habités. On

l'applique quelquefois à des navires marchant de conserve ou entreprenant des courses en mer.

Chorographie. Description d'un pays (d'un empire, d'un royaume, d'une province). Le mot *topographie* s'applique à la description des lieux particuliers.

Courans. Les courans se subdivisent *en courans généraux* et en *courans particuliers*. On les appelle aussi les *mouvemens propres de la mer*, parce que la plupart ont leur cause dans l'élément même qui en est agité. (Balbi.)

Contrefort. Le contrefort, a dit Balbi, ne diffère du chaînon qu'en ce qu'il a moins d'étendue, que sa direction par rapport à l'axe de la chaîne s'approche plus de la perpendiculaire, qu'il n'accompagne et n'alimente pas toujours un grand cours d'eau, et qu'il se termine ordinairement soit en s'abaissant dans une vallée longitudinale, ou d'une manière abrupte sur la côte.

Cidade. Cité. Il n'y a qu'un petit nombre de villes qui portent ce titre ; ce sont en général les chefs-lieux de provinces. Dans ces contrées encore peu peuplées on est contraint quelquefois d'accorder ce titre à des *villas* dont la position fait prévoir l'importance future,

mais qui n'en ont qu'une assez faible maintenant.

Comarca. Ce mot signifie également *banlieue*, *territoire*, *frontière*, *confins*. Il peut répondre à notre division départementale.

Cordilières ou Cordillères, chaîne prolongée de montagnes imitant par ses ondulations les mouvemens d'une corde.

Culminant. Point culminant, portion la plus élevée d'une montagne.

Espinhaço, littéralement en portugais épine du dos. La *serra do espinhaço* est ainsi désignée à cause de sa ressemblance avec une épine dorsale.

Filon, veine métallique. L'or que l'on recueille au Brésil est en grains ou pépites.

Gabrielle. *La Gabrielle de Cayenne* était un fort beau jardin botanique désigné ordinairement sous ce nom.

Gemme, du mot latin *gemma*, pierre précieuse.

Géognostiquement. La géognosie est plus particulièrement la connaissance des *terrains*, la géologie est la connaissance de la structure du globe. Nous renvoyons au *Traité de Géologie*.

Gneiss. Mot allemand qui désigne une pierre contenant du quartz et du mica, ayant pour base plus ou mois d'argile, qui le rend toujours feuilleté et lui donne l'air d'un schiste.

Grain. Tourbillon de vent mêlé de pluie.

Granit ou *granite* (pierre composée de grains). C'est certainement le genre de pierre qui est répandu en plus grandes masses dans la nature. « Les substances qui concourent à la formation du granit, sont le quartz, le feld-spath, le mica, le schorl, la stéatite ; elles peuvent être réunies deux à deux, trois à trois, quatre à quatre, mais toujours avec le quartz pour base. » Ces divisions forment autant de variétés. (*Voyez* du reste la Minéralogie.)

Haut fond. Lieu où la mer est peu profonde.

Humus. Terre végétale.

Hydrographie. Description des mers.

Indigène. Naturel à un pays. On désigne ainsi les Brésiliens sauvages et civilisés appelés improprement *Indios* ou *Indiens* par les premiers conquérans qui crurent long-temps que l'Amérique faisait partie des Indes orientales.

Littoral. Bord de la mer.

Llanos. Plaines (en espagnol). On désigne ainsi, en Amérique surtout, celles qui s'étendent dans le pays de Venezuela.

Mair. Ce mot, dans la langue des Tupinambas, signifiait étranger et s'appliquait surtout aux Français.

Marco. Pilier en bois, en pierre ou en marbre, qui indique la séparation des territoires.

Morne. Petite montagne isolée ; en portugais *morro*.

Mousson. Vents périodiques de la mer.

Nautique. Qui appartient à la navigation.

Ouvidor. Ce mot signifie littéralement *qui écoute*, comme notre mot *auditeur*. Il veut dire en portugais et au Brésil, juge, magistrat.

Ouvidoria. Charge de juge, étendue de la juridiction d'un ouvidor.

Pampas. Mot indien qui veut dire plaine.

Plateaux. Masses saillantes du globe, grandes masses de terre élevées formant d'ordinaire le noyau des continens. Un plateau peut renfermer des montagnes, des plaines et des vallées.

Portage. On désigne ainsi les divers endroits où le cours d'un fleuve est interrompu par des rochers ou par des cascades et où l'on est obligé de porter les canots et les marchandises à dos d'homme.

Quint. Impôt du quint, cinquième partie de l'or qu'on trouve aux mines et qu'on paie au gouvernement.

Rapides. On désigne ainsi le mouvement d'un fleuve qui, sans changer tout à coup de niveau, précipite son cours en tombant par une pente inclinée ou par une série de chutes peu élevées.

Récif, ou *ressif*. Chaîne de rochers sous l'eau.

Roteiros. *Routiers* : l'histoire des voyages présente des *roteiros* d'une haute utilité : c'est la relation géographique d'un voyage par terre ou par mer. On y joint d'ordinaire des détails de mœurs et d'histoire ; l'état primitif du Brésil peut souvent être éclairci au moyen des roteiros, que dressaient les premiers aventuriers, qui allaient à la recherche des mines, et qu'ils remettaient ensuite aux divers gouverneurs des provinces. On a à peu près abandonné ce titre dans les relations modernes.

Saut. Cascade. On dit le saut de Theotonio, le saut du Niagara.

Schiste. Nom minéralogique qui désigne une pierre argileuse. Les schistes sont toujours feuilletés ou composés de couches extrêmement minces d'argile.

Sinistre. Expression employée dans le commerce pour désigner les pertes éprouvées en mer.

Elle peut s'appliquer aussi aux pertes causées par un incendie, une inondation, un tremblement de terre.

Statistique. Mot nouvellement adopté : il désigne une science ayant pour objet de faire connaître les forces, les richesses et même les ressources d'un état, en presentant un tableau exact de son étendue territoriale, de sa population, de ses productions, de son commerce, de son industrie, etc., etc.

Sumacas. Navires d'un port peu considérable qui font ordinairement le commerce le long des côtes.

Termo. Confin, limite. On applique au Brésil cette dénomination à l'étendue d'une certaine portion de territoire.

Tilde ou Til en portugais. (*Voy.* 1re partie, p. 16.)

Villa. Petite ville, bourg. Il y a au Brésil nombre de villas qui ont pris un prodigieux accroissement et qui devront être nécessairement élevées au rang de *cidade* avant peu.

Vomito negro. Vomissement noir; on désigne ainsi la fièvre jaune au Mexique et dans plusieurs autres contrées de l'Amérique méridionale, où la langue espagnole est en usage.

FIN.



AMÉRIQUE
Méridionale
1833
MER DES ANTILLES
OCÉAN ATLANTIQUE ÉQUINOXIAL
GRAND OCÉAN ÉQUINOXIAL
GRAND OCÉAN AUSTRAL
OCÉAN ATLANTIQUE AUSTRAL
COLOMBIE
BRÉSIL
PÉROU
HAUT-PÉROU
CHILI
PROVINCES UNIES
PARAGUAY
PATAGONIE
Mato Grosso
Tropique du Capricorne
Equateur
La Guadeloupe
La Martinique
Iles Malouines ou Falkland
Ile Juan Fernandes
Lieues Comnes de France de 25 au Degré
Lieues d'Espagne de 17 1/2 au Degré